

# **J** *Plein Jour*

*est une Association de soutien  
aux compagnes de prêtres et de  
religieux et de lutte contre cette  
règle inadaptée et dangereuse  
du célibat imposé dans l'église  
catholique romaine.*

*Bulletin n° 22 - Septembre 2013*

*Dominique Venturini  
Rue du Serpolet - 84160 Lourmarin  
e.mail [venturinid@wanadoo.fr](mailto:venturinid@wanadoo.fr)  
site <http://plein-jour.eu>*

# PT 22

## SOMMAIRE

### 10



### 15



### 27



Édito	01
Isabelle et Gérard	02
Espoir	03
Une lettre d'Italie	04
Ce n'est pas à Dieu ...	05
Maurice	06
Longue marche vers Annick	07
Rien qu'une larme	09
L'amour castré ?	10
Pascal Vesin ...	12
Chloé	13
Même pas mal	14
Elham Asghari	15
Combien de murs	16
Delphine est rabbin	17
L'amour fait des miracles	18
Quelques flashes	20
Saga	22
La chanson du geôlier	24
L'APRC	25
Courrier des lecteurs	26
La garde-robe	27
Piem	28

# Le jour où je me suis aimé

Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai compris qu'en toutes circonstances, j'étais à la bonne place, au bon moment. Et alors, j'ai pu me relaxer. Aujourd'hui je sais que cela s'appelle ... *l'Estime de soi*.

Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai pu percevoir que mon anxiété et ma souffrance émotionnelle n'étaient rien d'autre qu'un signal lorsque je vais à l'encontre de mes convictions. Aujourd'hui je sais que cela s'appelle ... *l'Authenticité*.

Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai cessé de vouloir une vie différente et j'ai commencé à voir que tout ce qui m'arrive contribue à ma croissance personnelle. Aujourd'hui, je sais que cela s'appelle ... *la Maturité*.

Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai commencé à percevoir l'abus dans le fait de forcer une situation ou une personne, dans le seul but d'obtenir ce que je veux, sachant très bien que ni la personne ni moi-même ne sommes prêts et que ce n'est pas le moment ... Aujourd'hui, je sais que cela s'appelle ... *le Respect*.

Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai commencé à me libérer de tout ce qui n'était pas salubre, personnes, situations, tout ce qui baissait mon énergie. Au début, ma raison appelait cela de l'égoïsme. Aujourd'hui, je sais que cela s'appelle ... *l'Amour propre*.

Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai cessé d'avoir peur du temps libre et j'ai arrêté de faire de grands plans, j'ai abandonné les méga-projets du futur. Aujourd'hui, je fais ce qui est correct, ce que j'aime quand cela me plaît et à mon rythme. Aujourd'hui, je sais que cela s'appelle ... *la Simplicité*.

Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai cessé de chercher à avoir toujours raison, et je me suis rendu compte de toutes les fois où je me suis trompé. Aujourd'hui, j'ai découvert ... *l'Humilité*.

Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai cessé de revivre le passé et de me préoccuper de l'avenir. Aujourd'hui, je vis au présent, là où toute la vie se passe. Aujourd'hui, je vis une seule journée à la fois. Et cela s'appelle ... *la Plénitude*.

Le jour où je me suis aimé pour de vrai, j'ai compris que ma tête pouvait me tromper et me décevoir. Mais si je la mets au service de mon cœur, elle devient une alliée très précieuse ! Tout ceci, c'est... *le Savoir vivre*.

Ken Mc Millen

Merci à celui qui nous a balisé ce chemin vers la sagesse !

*Dominique*

*édito*

# ISABELLE & GERARD

La première fois qu'ils se sont vus, c'était au début des années 1980. Gérard se trouvait au beau milieu du salon d'Isabelle ; avec un petit groupe d'amis. Le prêtre était venu sur l'invitation du père des enfants d'Isa. Les deux hommes avaient une passion commune : la C.B., pour Citizen Band, ces fréquences hertziennes que les amateurs de radio bien équipés utilisent pour le plaisir de communiquer. Gérard avait été prêtre-ouvrier électricien pendant sept ans et tout ce qui était affaire d'ondes le passionnait. Il avait adhéré à l'association de « cibistes » au moment de son affectation dans la commune. Son nom de code était Moïse. Si le prophète juif a conduit son peuple persécuté hors d'Égypte, Gérard, plus modestement ; sortira bientôt Isabelle de son quotidien pas toujours heureux. « Lorsque je l'ai vu, quelque chose m'a traversée, comme un coup au cœur, se rappelle Isabelle, et j'ai senti que ma vie allait prendre un tournant ... Mais ça s'est arrêté là ». L'existence de l'institutrice se poursuit, la famille s'agrandit, tandis que Gérard fait son office dans le département. Mais Isabelle n'est pas heureuse, elle se pose des questions, elle perd le sommeil, elle se sent très seule.

« J'étais en dépression et je suis allée le voir, poursuit-elle. Ce fut une révélation pour moi dans la quête de sens à ma vie. Je dois dire que c'est lui qui m'a fait redécouvrir Dieu. » Gérard l'a écoutée comme personne ne l'avait fait jusqu'alors. Il est parvenu à trouver les mots pour entr'ouvrir la carapace de timi-

dité forgée au long des épreuves de la vie. Il lui assure que le dieu qu'il servait l'aimait telle qu'elle était. Le soir de cette révélation fut difficile à vivre. Quelque chose se passe qu'elle a encore du mal à analyser. Le début d'un tournant dans sa vie. Une éclosion intime. « Il m'apportait tout ce que j'avais souhaité depuis longtemps. Je lui ai écrit beaucoup de poèmes qui sont autant de déclarations d'amour ».

*Ballade pour la vie ...*

*Elle n'attendait plus rien de la vie  
Tout avait été consommé trop vite :  
Travail, famille, enfants, mari,  
Routines, engrenages, compromis,  
Elle se perdait dans ce dédale de soucis.*

*Elle n'attendait plus rien de la vie.  
La résignation avait sournoisement  
envahi*

*Tout son être, jusqu'à son esprit.  
Chagrins, reproches, silences ennemis,*

*Elle avait oublié jusqu'au regard  
d'un ami.*

*Elle n'attendait plus rien de la vie.  
La trace des ans avait lézardé son  
sourire.*

*Tout avait sombré dans l'oubli,  
Jusqu'aux meilleurs souvenirs.  
Elle ruminait sa vie dans de sombres délires.*

*Mais l'Espérance un jour a surgi,  
Signe de Dieu, signe d'Amour,  
Elle a tout transformé, tout ensoleillé.*

*Merci, la vie, bonjour la vie ...*

Dès lors, Isabelle s'engage corps et âme dans diverses activités de la paroisse. Gérard propose à son

amie institutrice de l'aider à encadrer des camps de vacances. Plusieurs étés de suite, ils vont partager un projet, un quotidien. Inévitablement, ils se rapprochent. Isabelle lui fait part de ses sentiments. Gérard est troublé. « Nos sentiments mutuels s'approfondissaient, nous ne pouvions le nier, se souvient Isabelle. Cependant, nous restions sur la voie étroite, celle qui nous empêchait de basculer dans des chemins que nous aurions regrettés et nous ne voulions faire souffrir personne ». Le prêtre n'ose pas s'avouer à lui-même et encore moins à Isabelle qu'il l'aime, de peur de briser un couple et une famille. Ils continuent de se voir en pointillé pendant des années, en amis ... Leur complicité grandit, sans que l'amour soit jamais clairement exprimé. En 2001, le mari d'Isabelle quitte le foyer où, il faut bien le dire, la situation devenait difficile. Gérard attend un an pour l'appeler. Ils espéraient tous les deux cette conversation mais l'année avait tacitement valeur de test.

Gérard est un homme pragmatique. Il a analysé la situation point par point. D'abord, il s'est dit qu'il ne détruisait pas un couple, ensuite qu'il était apprécié des enfants de son amie qui le connaissaient bien. « Mes enfants, dit Isabelle, acceptent le fait que Gérard est celui avec qui je veux vivre et tout est en ordre pour eux. D'ailleurs ils m'ont dit, Maman, vis ta vie ! »

Du point de vue de son engagement à lui et de sa promesse de célibat, le chemin a été progressif. Gérard a toujours fait le choix d'être un prêtre « incarné dans le monde ». Prêtre-ouvrier, il a travaillé plusieurs années puis il a continué à vouloir vivre comme les autres, rencontrer des gens, partager, sans se draper dans son rôle de prêtre. En vivant son amour pour Isabelle, il se sent encore plus

proche du ministère qu'il appelait de ses vœux au commencement de sa carrière et qu'il avait recherché en se faisant prêtre-ouvrier. Il a beaucoup appris sur les femmes, dont on lui avait conseillé au séminaire de se méfier, et sur la vie en général.

Gérard a eu le temps de préparer sa sortie. Il aura quelques mois pour former son remplaçant et, pour la suite, il prévu de quoi s'occuper. Il continuera son bénévolat chez Emmaüs et au sein d'une ONG qui fait appel à ses talents d'électricien à Madagascar et au Mali. « J'espère que je pourrai réaliser mes plans, confie-t-il, c'est à dire passer le reste de ma vie avec Isabelle. Si l'on attend d'être complètement fotu, ça n'est pas la peine ! » Gérard n'a pas peur de vieillir mais il ressent l'urgence e vivre leur amour librement.

*Elisa Mignot*

**Extrait de « Amours interdites »**

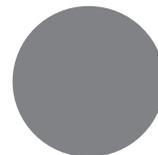


# Espoir

*Paul Eluard*



La nuit n'est jamais complète.  
Il y a toujours, puisque je le dis,  
Puisque je l'affirme,  
Au bout du chagrin  
Une fenêtre ouverte,  
Une fenêtre éclairée,  
Il y a toujours un rêve qui veille,  
Désir à combler, faim à satisfaire,  
Un cœur généreux,  
Une main tendue, une main ouverte,  
Des yeux attentifs,  
Une vie, la vie à se partager.



## Bulletin d'adhésion ou de soutien

L'adresser à : *Plein Jour C/o D. Venturini*  
8, rue du serpolet - 84160 Lourmarin - Tél. 04 90 68 02 30

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Tél. - Fax - e.mail : \_\_\_\_\_

Je souhaite adhérer à Plein Jour et verse ma cotisation pour un an, soit 15 € (ou plus ! 20 €, 30 €, ...)

Je désire soutenir l'aide apportée par Plein Jour aux compagnes par un don de : ..... €

Je souhaite recevoir des tracts et documents à diffuser. Merci d'avance

*Chèques à l'ordre de « Plein Jour »*

Date : \_\_\_\_\_ Signature

**Notre lutte est votre lutte - <http://plein-jour.eu>**

*Vous recevrez entre autres notre bulletin trimestriel dont tous les témoignages sont sur le site*

# U N E L E T T R E D ' I T A L I E

Bonjour,

Ce matin j'ai jeté un coup d'œil à votre Site. J'y ai vu la lettre d'une femme qui aime un prêtre. C'est ainsi que j'ai pensé à vous écrire. Je suis vénitienne et depuis vingt-cinq ans, j'habite en Calabre.

Mon mari est curé d'une paroisse de rite byzantin grec du diocèse de Lungro.

C'est pourquoi je connais un peu de l'intérieur la situation de celle qui se trouve aimer un homme qui d'une manière forte et déterminée se sent avant tout la vocation à devenir prêtre.

Notre parcours est différent. Nous nous sommes connus à Spello par Carlo Carretto. Joseph était Petit Frère de l'Évangile. Pour nous, notre voie a consisté à légitimer d'être ce que nous sommes, c'est à dire mariés, et lui prêtre. Mais moi, je me sens avant tout du côté de ceux qui n'ont pas pu vivre pleinement ces deux situations.

Nous avons comme amis des prêtres qui ont quitté et se sont mariés et aussi des prêtres qui gardent le contact avec nous et s'intéressent à notre vie comme si cela faisait écho dans leur être intérieur. Et ils continuent à être prêtres. Je n'entre pas dans ce questionnement. Il y a des gens plus courageux et plus compétents que moi.

En fait, cette situation, je la vis avec des hauts et des bas comme les autres couples d'ailleurs, consciente que certaines difficultés résultent du fait que nous habitons en Calabre. Et ce n'est pas facile pour celui qui vient d'ailleurs. Mais, d'après ce que j'ai compris, être

prêtre c'est devenir l'otage d'un Pouvoir qui ne vous laisse pas toujours libre, et même très peu libre la plupart du temps.

Finalement, c'est un chemin de libération des structures, des superstructures et des pouvoirs. Ce qui signifie que nous nous en sommes arrangés. Le débat existe et il sera long. Qu'un homme puisse se marier et être prêtre ne résoudra pas le problème de la pénurie des vocations. Mais c'est sûr, on pourrait maintenir la double option sans toute cette hystérie de la part du système.

Tout est beaucoup plus simple quand on vit dans la réalité et qu'on ne se complaît pas dans les phantasmes du mental. Je le dis par rapport à cette obstination pour le célibat. En fait, le véritable célibat n'existe pas. De toute façon l'imposition du célibat tue le spirituel. Ce qui existe en revanche, c'est l'exigence - dans un cheminement intérieur - de savoir faire le détachement de tout, même de nos pulsions les plus profondes pour les connaître et revenir au sens et à la valeur des choses. mais je ne suis pas certaine que les prohibitions et les barrières puissent créer les conditions d'un cheminement intérieur. En somme on pourrait se mettre d'accord sur tant de sujets. Il y a tant de belles choses dans l'Église, mais il y en a qu'il faut aller chercher en dehors d'elle tant qu'elle ne se décidera pas à être cette force d'intégration et de reconnaissance qu'elle pourrait être. Cela vaut aussi pour les différents rites de l'Église qu'elle justifie par

des apologies au lieu de chercher à se reconnaître les uns les autres. Mon Église est orthodoxe, alors que j'enseigne à Cosenza au lycée, comme professeur de l'Église catholique romaine. Par conséquent les Orthodoxes estiment qu'avec l'existence des familles de prêtres, épouses et enfants, tout est légitime, mais ... moins on fait de publicité, mieux ça vaut. Au lieu d'un service d'information qui aiderait à comprendre que même cela est possible, on crée des barrières, des thébaïdes.

Joseph et moi ne raisonnons pas ainsi, peut-être parce que nous venons de la Fraternité de Spello, un monde de partage, un monde post-conciliaire (mais le concile n'est pas arrivé partout).

Tout paraît complexe, mais en fin de compte ça ne l'est pas; il suffirait d'un peu de confiance.

Depuis des années, je travaille dans l'école. Passé le premier moment de curiosité, tout rentre dans l'ordre, on collabore, on se respecte, on se reconnaît. Ainsi mes enfants ont grandi comme « les enfants du prêtre ».

Merci d'avoir lu ma lettre jusqu'au bout. Si vous voulez, juste pour contribuer à votre cause légitime, j'ai un livre « Mariage et sacerdoce » écrit d'après notre histoire. Je ne veux pas d'argent. La seule chose qui m'intéresse c'est que cette réalité soit connue. Je ne vous raconte pas les difficultés pour faire éditer ce livre. Enfin il s'intitule « Mariage et sacerdoce ». Juste le titre que craignaient les éditeurs catholiques !

# Ce n'est pas à Dieu que j'en veux

Daniel Guichard



Dans mon costume de pauvreté, le jour de ma communion  
On m'avait mis pour me cacher, au bout de la procession  
Quand le curé nous a parlé de l'amour du prochain  
Seul dans mon coin j'avais envie de pleurer.

Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui m'en ont parlé  
Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui l'ont remplacé  
Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui m'en ont parlé  
Je l'ai cherché dans leurs yeux, mais je ne l'ai pas trouvé.

Les divorcés sont enterrés comme on enterre les chiens  
Pour l'adultère c'est trois prières, tu vois ça ne coûte rien  
Le seul miracle de ce spectacle, c'est qu'il y ait des gens  
Persuadés que tout leur est pardonné.

Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui m'en ont parlé  
Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui l'ont remplacé  
Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui m'en ont parlé  
Je l'ai cherché dans leurs yeux, mais je ne l'ai pas trouvé.

La terre entière fait des prières, mais on en meurt à Dublin  
Le monde a peur, le monde a faim, chacun s'en lave les mains  
Et après ça on parlera d'amour, de charité, d'égalité  
Mais qui peut croire à tout ça ?

Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui m'en ont parlé  
Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui l'ont remplacé  
Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui m'en ont parlé  
Mais je suis bien plus heureux de vivre avec mes péchés.

Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui m'en ont parlé  
Ce n'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui l'ont oublié.



# MAURICE

***Une femme a éclairé mon regard de prêtre ... A 82 ans, ce curé revient sur sa vocation. Il fait partie de ceux qui prônent l'ouverture pour les hommes d'Église.***

À 8 ans, j'ai décidé que je serais prêtre. C'était le jour de ma première communion, le 14 avril 1938. La demoiselle juive qui nous faisait

soit ordonné prêtre, et que le travail qui leur incombe soit confié à des chrétiens pour un temps, pas pour toute la vie, de manière que, petit à petit, ce soit davantage l'ensemble des croyants qui puisse faire vivre l'Église et pas seulement une caste de « professionnels ».

C'est en vivant comme un homme

tout. C'était un amour quasi clandestin. Seuls quelques très proches étaient au courant. J'ai donc dû faire mon deuil en secret. Ça a été très dur. Mais avoir connu l'amour d'une femme a fait de moi un autre homme et un autre prêtre. Ça m'a permis d'aborder autrement la vie de mes paroissiens, de mieux les comprendre lorsqu'ils évoquaient leur intimité ou leur lien à un proche, de ne pas les juger.

Il faudrait qu'une autre Église naisse, plus ouverte aux autres. Mais avant, il faudra procéder à un véritable vide sanitaire. Aujourd'hui, l'Église est bien trop attachée aux commandements et pas assez aux paroles des Évangiles. C'est pourtant l'essentiel du message à faire passer, selon moi. Et l'un des plus importants se trouve dans l'Évangile de saint Matthieu, chapitre 25 : « Au dernier jour, nous serons jugés sur l'amour ».

“  
*Aimer, c'est prendre soin de la solitude de l'autre,  
Sans jamais prétendre la combler*

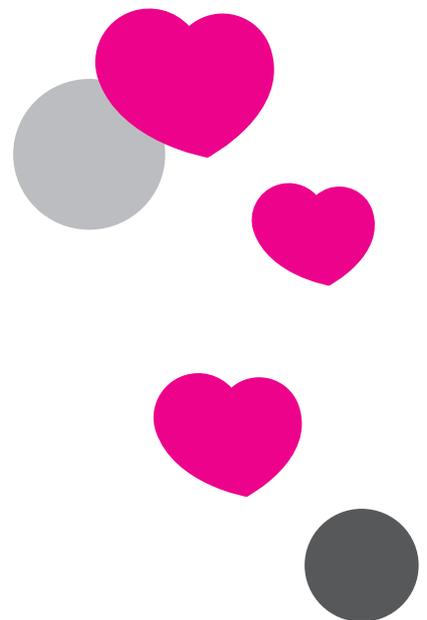
” *Christian Bobin*

le catéchisme nous avait expliqué que c'était ce qu'il y avait de mieux ! Je l'ai prise au mot. Mais ça n'a pas toujours été le beau fixe. J'ai souvent changé d'avis. Et même après mon ordination à Laval en 1955, j'ai parfois pensé à arrêter. Ma grand-mère disait toujours qu'il fallait continuer à tracer son sillon. C'est ce que j'ai tâché de faire. Et aujourd'hui, à 82 ans, je suis toujours prêtre, même si je ne célèbre plus qu'à l'occasion.

Parmi les dix autres qui ont été ordonnés prêtres avec moi, un seul l'est resté. Les autres ont changé de route, se sont mariés. Ce n'est pas choquant. On parle d'ailleurs du mariage des prêtres aujourd'hui pour faire face à la diminution du nombre de vocations. Je n'y suis pas opposé. Mais ce n'est pas la seule réponse à apporter à cette crise. Il faut d'abord qu'ils puissent vivre normalement, comme les autres hommes ou femmes. Ce serait bien finalement que personne ne

normal que je me suis rapproché de mes paroissiens et des autres en général. En 1968, j'ai choisi de reprendre mes études tout en restant prêtre. Belle année pour recommencer à apprendre ! J'ai fait une licence de sociologie et un cycle licence master doctorat de linguistique. J'ai ensuite pu enseigner. A Rennes d'abord, à la faculté de médecine. Puis Paris VII en ethnologie. En Bourgogne, région où je suis curé depuis plus de trente ans, j'ai également été rédacteur en chef de deux petites publications catholiques. Ces deux activités m'ont permis d'être un homme parmi les autres.

J'ai aussi eu la chance de connaître l'amour d'une femme. Je la connaissais depuis longtemps, mais sans plus. Puis elle a appris qu'elle avait un cancer et elle s'est fait opérer. Notre relation s'est affermie et approfondie. C'était dans les années 1980. Hélas, ça n'a pas duré car le cancer a eu raison de



# LONGUE MARCHE VERS ANNICK

Je suis issu d'une famille chrétienne de tendance très traditionnelle, sixième de sept enfants, né en 1965. Mon père est Officier Général de l'armée française, ma mère Mère au foyer. Un peu avant d'avoir 14 ans, je fus profondément marqué par un de mes oncles prêtres de passage à la maison, et j'entendis en mon cœur l'appel à une vie de prêtre. C'était avant tout sa joie profonde et son évidente communion à Dieu qui m'avaient frappé. Je gardai pour moi ce secret avec lequel il me fallait me familiariser. Ce n'est que vers la fin du printemps de l'année d'après (1981) que j'en parlai à mes parents, tout en leur demandant de ne pas parler de cela à mes frères et sœurs. Je pressentais en effet obscurément qu'une fois la chose connue de tous, un retour en arrière ne serait pas possible. J'entrai au séminaire une fois mon bac obtenu, en septembre 1982, un peu avant mes dix-sept ans. Après mon service militaire, je fis mon second cycle à Rome, et fus ordonné prêtre en 1990.

Je fus nommé comme vicaire dans une paroisse pleine de dynamisme, avec de nombreux laïcs engagés, beaucoup de travail. Je découvris là que le presbytérat est un don de Dieu à son Église, je découvrais que j'étais comme prêtre dans la mesure où j'étais donné aux autres. C'était aussi là que je rencontrai Annick, elle-même engagée dans la paroisse. Elle faisait partie des personnes avec qui j'avais plaisir et joie à me retrouver. Ce n'est que

vers la fin de ma dernière année dans la paroisse, en 1997, que je m'aperçus que je l'aimais. A vrai dire, je m'aperçus surtout qu'elle m'aimait, mais j'avais une très grande difficulté à nommer ce que j'éprouvais de mon côté. Il se trouve que je n'avais jamais été amoureux auparavant et que ce genre de sujet ne s'abordait pas dans ma famille (encore moins une fois prêtre !). Nous fumes donc l'un et l'autre très secoués, j'allai tout de même en vacances avec Annick et sa famille, comme la chose avait été prévue de longue date. C'était un mélange d'émotions délicieuses et nouvelles en même temps qu'inadmissibles et pleines de culpabilité.

C'est dans ce remue-ménage intérieur que j'arrivai dans une nouvelle paroisse. J'étais très motivé et inventif, et mon débat intérieur, autant que mon dialogue avec Annick, n'y était pas étranger. Je mis longtemps à nommer mes sentiments, à y reconnaître un sentiment amoureux, sans doute parce qu'il y avait là dans mon esprit quelque chose d'absolument invouable y compris et peut-être d'abord à moi-même. Le nommer intellectuellement était une chose, l'admettre en était une autre. Ce n'est que peu à peu que se dessinait pour moi la question de la durée. Nous essayâmes plusieurs fois, Annick et moi, de nous quitter, et cela nous laissait l'un et l'autre dans un tel état que cela venait à bout de nos résolutions. Je ne voyais pourtant pas, quant à moi, comment une histoire d'amour

pouvait avoir sa place dans une vie de prêtre, et je disais clairement à Annick que je ne quitterai pas le ministère. On m'avait tellement dit que je ne m'appartenais plus, que la foi et peut-être la vie des autres s'appuyait sur moi ... J'avais peur de trahir, dans un contexte de manque de prêtres. Je lui disais aussi que je ne voyais pas ce que pourrait valoir mon engagement à son égard s'il fallait précisément trahir pour cela celui que je vivais déjà. Mon choix profond restait tout simplement d'aimer, et j'avais résolu de compter sur la fermeté dans la durée, pensant qu'elle dissipe les illusions et lasse les attentes qui ne sont pas vraies.

Dans ce contexte, en mai 1999, mon évêque d'alors m'envoya rejoindre l'équipe de formateurs du séminaire du diocèse. Je contribuai donc à former des prêtres, dans l'esprit de renouveler mon engagement sacerdotal, et d'autant plus que le lieu était plus éloigné. Pendant le même temps, le dialogue avec Annick continuait. Mes sentiments pour elle n'avaient pas diminué, bien au contraire, et son visage habitait mon cœur et ma prière comme une immense question, une supplication aussi, silencieuse : car à qui en parler ? A un autre prêtre, cela me semblait impossible. Je lui avais dit mon choix de demeurer prêtre, et non seulement elle l'acceptait mais elle m'aimait prêtre et m'encourageait dans le ministère. Préparer les séminaristes au célibat me fit réaliser que j'avais quant à moi évité la question pendant mon séminaire : ma tendance spontanée, héritée de ma famille, à laisser dans l'ombre les questions de la sexualité, associée à une conviction assez volontariste selon laquelle le ministère presbytéral requérant l'état de célibat, celui-ci suivrait nécessairement

celui-là, avaient trouvé un allié de poids dans la relation peu rigoureuse avec mon accompagnateur spirituel romain. J'essayai, par voie de conséquence, d'adopter une attitude plus juste pour en aider d'autres dans ce discernement.

Je dus partir cinq mois au Canada : je l'envisageai à la fois comme une longue prise de distance avec Annick et comme une relecture dynamisante de mon ministère presbytéral. J'en revins habité par deux convictions entendues au profond de mon cœur et de ma conscience : la première, d'être prêtre au service du ministère presbytéral ; la seconde, de prendre plus au sérieux l'amour d'Annick et de m'y ouvrir sincèrement. Je ne savais pas comment ces deux appels allaient ou même pouvaient s'accorder, mais cela appartenait à celui qui les faisait retentir en mon cœur et je les reçus avec confiance et joie. Je dis donc à Annick que je voulais m'ouvrir plus à elle.

Dans la nouvelle paroisse où j'aidais le week-end, je découvris combien la relation avec Annick m'humanisait, combien elle me rendait proche et sensible aux personnes et à la complexité de leurs situations. Et je commençais à souffrir de ne pouvoir leur dire à qui ils devaient aussi ce qu'ils appréciaient chez moi. Je voyais pourtant bien qu'un engagement fort dans le ministère presbytéral doublé d'un engagement fort envers Annick s'avérait difficile, ma prière et ma pensée en étaient constamment habitées. Annick pouvait légitimement se plaindre de n'obtenir, comme elle disait, « que des miettes », et la tension devenait plus forte entre ce que je pouvais dire et ce que je ne pouvais pas dire. L'expérience humaine et spirituelle extrêmement riche de la pa-

roisse m'aida à réaliser ce qui se passait : continuer ainsi, c'était entrer dans une double vie. Certes ceux à qui le ministère me donnait ne me trouvaient pas moins présent et bénéficiaient sans le savoir de toute la richesse de notre amour ; mais outre un certain mensonge, une double vie établissait Annick dans l'ombre, ce qui n'était pas l'aimer. Tout n'était d'ailleurs pas simple dans notre histoire : la durée, les événements, avaient bien souvent donné à Annick l'envie de mourir. Inspirer un tel désir à celle que j'aimais le plus me donnait parfois évidemment le même désir. L'amour me demandait maintenant de choisir et de trancher entre deux appels bien réels, entre deux côtés de mon cœur.

Je réalisai que mon engagement initial dans le célibat, ratifié au diaconat, s'était fait dans une véritable immaturité affective et au fond de manière non expresse puisque j'avais surtout évité la question. Je réalisai aussi que l'appel, bien réel et bien vivant, au ministère presbytéral, s'il entraînait une consécration personnelle et à vie, le faisait au bénéfice d'une fonction ecclésiale que d'autres remplissaient aussi, quand être le mari d'Annick appelait ma personne même d'une façon irremplaçable. Il me parut donc que les deux appels se hiérarchisaient, autrement que je ne l'avais d'abord cru des années auparavant : le temps sur lequel j'avais compté pour dissiper les illusions et laisser les amours fictifs avait bien joué son rôle. C'est en février 2010 que je dis à Annick que je la choisissais.

Nous décidâmes ensemble que je resterais encore un an et demi dans le ministère pour finir certaines tâches économiques. Cela me laissait le temps de préparer aussi une

sortie que j'espérais « en douceur », aussi discrète que possible, et de réfléchir à la suite : qu'allais-je faire après ? Car je n'avais que mon bac et mes diplômes de théologie ... Je commençais à annoncer mon choix de me marier pendant l'hiver 2012 à ceux de mes confrères qui étaient responsables : autre objet d'immense appréhension, tant le rapport à l'autorité que j'avais appris était infantilisant. Mon projet était de cesser le ministère en partant en vacances pendant l'été, ce que chacun trouvait raisonnable dans le contexte. Une indiscretion porta la chose aux oreilles de mon évêque, qui me signifia par email le samedi 17 mars que je devais cesser tout ministère dans le diocèse le samedi suivant 24 mars. Ce qui entraîna la fin des autres charges, sauf celle de l'économat que l'on me pria de poursuivre en attendant un successeur : j'y mis fin moi-même le 30 avril, trois ans jour pour jour après ma prise de charge, devant l'impossibilité croissante d'avoir les coudées franches mais avec la satisfaction d'avoir fait les changements et les choix assurant une prospérité pour les vingt ou trente prochaines années (pourvu, bien sûr, que ces orientations fussent assumées et poursuivies ...). Annick et moi nous sommes mariés civilement le 25 août 2012. Je suis pour ma part dans l'amour, la joie et la paix. Je cherche, comme enseignant en lettres, à continuer par d'autres voies mon service de la Parole.

**Benoît**



# Rien qu'une larme

*Mike Brant*

“

Rien qu'une larme dans tes yeux  
C'est toujours ta seule réponse  
Quand je te dis qu'il vaudrait mieux  
Ne plus se revoir nous deux.

J'étais certain cette fois  
Que rien ne me retiendrait  
Ont se trompe quelquefois  
Une larme a tout changé

Rien qu'une larme dans tes yeux  
Et soudain je réalise  
Je réalise que de nous deux  
C'est moi le plus malheureux

Par ma faute, trop de fois  
Mon amour tu as pleuré  
J'ai voulu partir cent fois  
Et cent fois je suis resté.

Rien qu'une larme dans tes yeux  
Je comprends combien je t'aime  
Je t'aime et je veux te le dire  
Je veux te revoir sourire

”



# L'AMOUR CASTRÉ ?

Et ceci par une brutale opération de castration théologique car c'est bien le cas pour ceux parmi les prêtres qui n'ont adopté le célibat que comme condition pour répondre à l'appel de la transmission de la Parole ? Comment ce célibat, lorsqu'il est ainsi imposé sans discussion peut-il refléter une transparence divine alors qu'au cœur même du Cantique des Cantiques, la sexualité humaine est présentée comme partenaire indissociable de la divinité ?

C'est ici que les sciences humaines viennent au secours d'une théologie quelque peu désarmée mais dont les effets au niveau de la « sexualité-spiritualité » s'avèrent désastreux ainsi que les médias nous en révèlent aujourd'hui l'étendue, notamment à travers les déviations destructrices telles que la pédophilie, la pratique clandestine des amours cachées vécues entre culpabilité et désir refoulé, les parties fines entre ecclésiastiques, le recours à des « voies de délestage » comme l'alcoolisme ou les dépressions dues à la solitude et à l'impression que la parole des clercs ne fait plus recette et pour cause. Sans oublier au premier chef les « victimes collatérales » payant un lourd tribut à la dignité humaine.

Face à un Dieu dont l'appel retentit très fort au cœur de la psychologie intime des prophètes : « Debout fils d'Homme, j'ai à te parler », les prêtres commencent leur carrière par un plat ventre magistral, aplatis au sol, incapables de regarder en face Celui qui les appelle. Imagine-t-on

qu'un candidat à un poste clef d'entreprise adopte cette position devant le directeur des ressources humaines qui le convoque ? Le résultat est connu d'avance... Déjà grevé par le poids qui se révélera petit à petit intolérable d'une sexualité sous embargo, le prêtre présente un aspect vulnérable avec en point de mire, un avenir très incertain.

Les sciences humaines encore proclament avec justesse la primauté de l'autonomie et de l'indépendance dans l'élaboration d'une personnalité et surtout de son droit absolu à gérer tout ce qui la concerne, notamment sa sexualité et sa spiritualité qui ne peuvent faire l'objet d'aucune abdication entre les mains de personne d'autre que les siennes.

Mais le plus grave reste à venir. Car si sexualité, affectivité, intelligence et spiritualité forment un faisceau étroitement uni assurant la cohérence interne de l'homme, il existe un dernier élément qui les exprime toutes : c'est la parole. Car les prêtres parlent et leur parole reflète inmanquablement le milieu interne d'où elle sort. D'une intériorité apparaissant souvent en souffrance, voire en guenilles, ne peut s'extraire qu'une parole de même teneur. Que faut-il encore aux responsables pour constater combien un discours religieux constamment empreint d'indignité, de péché, de faiblesse, de petitesse devant Dieu (le Dieu de toute grandeur serait-il apte à n'engendrer que des avortons ?), a réussi à vider les églises

Est-il encore concevable qu'une institution longtemps omnipotente en matière de morale, de politique, d'argent et de sexualité tienne en ce dernier domaine un discours pratiquement normatif alors qu'elle a tant de mal à régler la sexualité de son personnel religieux ? N'est-ce pas proprement effarant aujourd'hui qu'en dépit des découvertes apportées par les sciences humaines concernant la convergence étroite entre affectivité, intelligence, sexualité et spiritualité, l'Eglise mette sous séquestre la puissance d'aimer chez ceux qui sont envoyés pour promouvoir l'amour intégral de la part de Dieu ?

de leurs pratiquants les plus assidus et souvent les plus engagés ? Comment ne peuvent-ils pas s'interroger sur la pertinence de leur théologie du corps en particulier alors qu'il ne demeure en France qu'environ 5% des pratiquants d'antan ?

Ne craignons pas les mots : c'est cette **parole castrée** émanant de castrats religieux qui castrent à leur tour les communautés de croyants, peuple de la Parole, mais d'une parole confisquée. Mêmes attitudes répétitives, même silence lourd d'inexpression, mêmes réaction face aux mêmes interprétations de textes mille fois répétées, même incapacité congénitale de poser une question dans l'assemblée frappée d'un mutisme que même Jésus ne parvient pas à guérir apparemment ... Cette même parole étrécie se transmet ou perd totalement son goût et même parfois le goût pour soi-même ...

Quelles voies, quelles bretelles emprunter pour quitter la rigidité d'une autoroute programmée ainsi et s'imposant à toutes cultures, tous pays, au mépris de l'originalité de chaque communauté humaine ?

On peut les imaginer à trois niveaux : celui des responsables religieux en exigeant d'eux un travail et un renouvellement des interprétations bibliques, spécialement en ce qui concerne l'Ancien Testament dont il faut rappeler qu'il a contribué à engendrer un Jésus à 100% juif. Jésus n'est pas le premier catholique : il est même mort avant de le devenir, ce qui n'est pas une petite consolation dans notre recherche. Ces textes au grand souffle n'ont pas été écrits pour l'Eglise et encore moins par elle. Les voies d'interprétation en sont donc multiples et autorisées bien au delà de la seule autorité ecclésiastique. Il n'est pas de leur ressort ni de celui du pape de trancher la question du

célibat : son observance est l'objet exclusif des requérants au sacerdoce qui entrent dans leur intégralité sans exception au service des communautés qui les attendent. En ce domaine, rien n'est à négocier avec l'autorité suprême : c'est le candidat lui-même qui s'offre avec la totalité de ses capacités à répondre à l'appel.

Le second niveau est celui des prêtres eux-mêmes dont la vie intérieure est bien souvent occupée, pour une bonne part, à contenir et à maîtriser les manifestations naturelles de leur sexualité, se partageant entre angoisse, culpabilité, désir jugulé ou de substitution, une fois que sa fougue pastorale commence à se heurter au scepticisme acquis de nombreux croyants et sur lesquels ses tentatives de renouveau glissent comme sur un parquet ciré depuis des siècles. Il est devenu inévitable que les prêtres recourent à une meilleure connaissance d'eux-mêmes comme beaucoup s'y résolvent déjà afin de quitter la dépendance infantile vis-à-vis de l'autorité et de ses menaces d'exclusion sans appel en cas « d'infraction caractérisée » en matière d'amour. Comment peuvent-ils demeurer sans réagir face à une institution qui traite par le rejet ceux que le Christ traitait par la convivialité ? La corporation des prêtres se comporte souvent comme une assemblée mineure face à des choix qui les concernent au premier chef mais dont dépend également l'épanouissement de ceux dont ils ont la charge spirituelle.

Le troisième niveau enfin est celui des croyants eux-mêmes, souvent pris entre la disparition du besoin face aux liturgies navrantes qu'on leur propose et le désir nouveau de recourir enfin au droit irréprouvable

d'entrer de plain pied et de pleine intelligence dans une lecture nouvelle de leurs sources. Qu'ils récupèrent ainsi leur droit fondamental comme on s'en va récupérer son permis de conduire confisqué par les forces de l'ordre ! Et face à leurs prêtres, qu'ils apprennent à soutenir ceux qu'on leur envoie, soit dans leur célibat s'ils l'expriment clairement dans le contrat moral qui les lie un temps avec leur communauté, soit dans leur désir de fonder un foyer si c'est leur perspective. En cas de sanction tombant sur la tête des rétifs, qu'ils osent tranquillement créer un emploi à leur prêtre déstabilisé afin qu'il continue avec enthousiasme et plus de liberté à cheminer avec eux. Si une paroisse moyenne tient véritablement à cet accompagnement, il n'est pas au dessus de ses forces de créer cet emploi, sans nécessité de recourir à une autorité qui manie l'exclusion d'hommes de grande valeur, quitte à demander à Dieu de nouveaux prêtres qu'on enverra dans la même galère avec la même inconscience.

On est bien forcé de s'interroger sur les bénéfices secondaires qu'une telle institution attend du maintien d'une telle pratique qui révèle de plus en plus ses limites, les souffrances humaines qu'elle engendre et le contre témoignage grandissant qu'elle produit. Il est inutile de se fâcher ou de se scandaliser d'une pratique que l'Eglise tient manifestement à perpétuer : il suffit de se donner la liberté, humaine et divine, d'ouvrir de nouveaux lieux communautaires tels que Jésus lui-même s'y employa en créant le groupe des Douze au nez et à la barbe fleurie des caciques du judaïsme en son temps.

**Yves Louyot**



# PASCAL VESIN ...

## FOUDROYÉ

### PAR LE VATICAN

Jeudi 23 mai, le « Dauphiné libéré » annonçait la décision de l'évêque d'Annecy concernant le père Pascal Vesin, 43 ans, curé de Megève depuis 2004. Il est démis de sa charge et suspendu de son ministère. Dans quel écart de conduite ce prêtre a bien pu se fourvoyer pour mériter une sanction aussi brutale ? Son délit ? Il est franc maçon ! Il appartient au Grand Orient de France ! D'après le communiqué de l'évêché, c'est « incompatible avec la foi chrétienne et ses exigences morales ».

Interviewé par Golias, en termes mesurés, sans acrimonie, il déclare « Je suis un prêtre blessé et triste. Ce ministère pour lequel je suis fait m'est retiré. Cette Eglise que je veux continuer à servir, j'en suis exclu. Contrairement à ce que l'on dit, je ne quitte pas l'Eglise : on me la fait quitter, me proposant une peine « médicinale » Pourtant, je ne suis pas malade ?... Le diocèse dit que la peine qui me frappe peut être levée si je quitte la Franc-maçonnerie. Mais je n'ai pas envie de la quitter comme je n'ai pas envie de quitter l'Eglise. Je ne choisis pas l'une contre l'autre, je souhaite garder ma liberté de penser. Je suis exclu sur un malentendu, par une autorité romaine qui ne connaît pas la Maçonnerie et qui refuse de me recevoir et d'entrer en dialogue ».

Pour les paroissiens qui apprécient leur curé, cette destitution n'est pas vraiment une surprise. Les conservateurs lui en veulent depuis longtemps pour la liberté de ses positions : mariage des prêtres, défense de la laïcité, usage du préservatif ... De plus, il a refusé de distribuer dans sa paroisse des tracts contre le mariage

gay, invoquant « la liberté absolue de conscience ».

Enfin, ce triste épisode d'un vieux conflit pose un problème spécifique. Celui de la délation, une façon d'agir courante dans l'Eglise catholique.

Sans parler de la complaisance avec laquelle elle est accueillie par des autorités ecclésiastiques trop heureuses de renforcer ainsi leur pouvoir.

**Notre ami Bernard écrit cette lettre de soutien à Pascal Vesin.**

*« Mon très cher Frère Pascal, Eglise et Franc-maçonnerie : Retour à l'obscurantisme, c'est là le titre de l'éditorial de Golias-Hebdo N° 291 du 6 juin 2013. A mon avis, il ne s'agit pas de retour mais beaucoup plus insidieusement, de récurrence. Car l'obscurantisme est toujours d'actualité, depuis des siècles, étant la quintessence de l'Eglise romaine.*

*La définition du Petit Robert peut nous aider à en voir la permanence : Hostilité aux Lumières, opposition à la diffusion de l'instruction et de la culture dans le peuple ... » N'est-ce pas le résumé de tout ce qui est contraire à notre « liberté absolue de conscience » et donc non dogmatique ? !*

*Pascal, nous sommes frères au Grand Orient, que pourrais-je faire pour mieux écouter ton désarroi ?*

*T'inviter chez moi, peut-être : Basses Cévennes, campagne à 50 kilomètres à l'ouest de Nîmes. J'y suis seul : ma fille en Charente Maritime, mon fils en Corrèze. Veuf depuis 1980, après 15 ans de bonheur avec la mère de mes enfants. Elle était assistante sociale. J'avais défroqué en 1965 sans négliger d'avoir essayé de trouver une solution par la rencontre de deux évêques réputés pour leur ouverture, à l'époque.*

*Alfred Ancel (le seul évêque ouvrier !) et Léon-Etienne Duval, évêque d'Alger, porté aux nues par Témoignage Chrétien ... Ainsi j'ai eu la preuve que l'Eglise n'admettait alors que l'hypocrisie ... elle n'a pas changé ! ... semble-t-il.*

*« A chacun son chemin » comme me l'a écrit amicalement Jean-Charles Descubes, archevêque de Rouen, que j'ai connu dans mon diocèse de La Rochelle quand il avait 25 ans. Voilà encore un type de « Maçon sans tablier ».*

*Ma R. L. est à Nîmes : « Les Chemins de la Tolérance ». J'espère que dans ta grande épreuve tu as un bon soutien de ton V. M. et de tes Frères d'Annecy ou de Megève.*

*Je t'embrasse fraternellement.*

*Bernard*

# C L H O É FILLE DE PRÊTRE

L'apparence pourrait être trompeuse. Sa voix est douce. Sa silhouette et son allure dégagent quelque chose de frêle. Très vite pourtant, on perçoit l'énergie et l'assurance de ceux qui avancent dans la vie en sachant qu'ils ont une histoire et un destin, qu'ils viennent de quelque part et qu'ils vont là où il faut aller. Pour vivre et pour aimer. Dans l'existence de Chloé Barreau, la grande affaire, c'est l'amour. Ou plus exactement l'archéologie de l'amour. « *Au fur et à mesure de mon travail de réalisatrice de documentaires, j'ai découvert que plus on était personnel, plus on devenait universel. En osant aller au fond de ses sentiments et de ses émotions, on est capable alors de toucher les autres* », dit-elle.

En héritage, Chloé Barreau a reçu le romanesque. Elle est née d'une histoire singulière qui fit grand bruit, une histoire d'amour interdite. C'est celle de Jean-Claude et de Ségolène. Lui est un prêtre en vue des années 60. Curé des loubards, sa destinée est, sans doute, de devenir évêque. Elle est infirmière, fille de famille bourgeoise, catholique et désargentée venue s'installer à Paris après avoir connu la faillite d'un domaine agricole en Normandie. Ils se rencontrent en 1967. Sur l'agenda de l'abbé Barreau, à la page du 19 octobre, écrit plusieurs fois, il y a le prénom de Ségolène comme pour ne pas oublier ce jour où la vie a basculé. A la très bourgeoise paroisse Saint Honoré d'Eylau, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement parisien, il s'occupe du groupe de jeunes. « *J'avais été*

*nommé là pour une cure de normalité* », confie Jean-Claude Barreau. Un soir, il donne une conférence. Ségolène arrive en retard. A la fin de la causerie, il l'engueule pour se cacher qu'il est ébloui. « *D'où vient l'amour au premier regard, ce moment où l'on se reconnaît et où on sent soudain pour un inconnu on ne sait quel besoin bizarre, compliqué d'impossible ? La réponse est quelque part à l'intérieur, à l'endroit des fêlures. Nous avons tous cet endroit-là* », commente la fille. Comprendre ce qui aime deux êtres, retrouver qui étaient ses parents avant d'être son père et sa mère, telle a été la quête de Chloé Barreau.

En 1971, le prêtre décide d'abandonner son ministère et se marie. Le scandale éclate. Ségolène est poursuivie par les paparazzi. Grande et belle gueule, physique romantique à la Gérard Philipe, Jean-Claude Barreau devient la figure emblématique du combat pour le mariage des prêtres. Il fait la une des journaux.

« *En général, les enfants apprennent un jour par des voies détournées que leur père a été prêtre. Moi, je ne le leur ai jamais caché* » affirme Jean-Claude Barreau. « *C'était une espèce de fierté* », avoue Mathieu, l'aîné. « *Je n'en ai jamais souffert*, poursuit Chloé. *Je ne m'imaginai pas trop mon père en curé surtout quand je voyais à quoi ressemblaient les prêtres. En fait, mon frère et moi, nous n'avons pas réagi de la même manière. J'ai davantage cette inquiétude romanesque et j'ai fini par avoir, moi*

*aussi, des amours interdites* ». Du scandale provoqué par ses parents, Chloé Barreau, enfant, ne connaît pas grand-chose. Elle le découvre à l'âge de 17-18 ans. La famille visionne un vieux *Club de la presse* de 1971, l'une des émissions phares de la télé de l'époque. L'ambiance sur le plateau est lourde. Un homme au regard perçant et au parler franc est passé à la question par quatre journalistes. Le ton est d'une incroyable liberté, pourtant le sujet déclenche les foudres. Il s'agit du célibat des prêtres. Et qui de mieux pour en parler que l'abbé Barreau, ce prêtre charismatique, connu pour avoir été le curé des blousons noirs de Pigalle, puis responsable du catéchuménat pour le diocèse de Paris. Celui par qui le scandale est arrivé après avoir médiatisé la même semaine dans *L'Express* sa décision de se marier. Le prêtre ne se démonte pas face aux attaques du journaliste Michel de Saint-Pierre, qui l'accuse de « faire le pin-up boy » à la une des journaux, et de se vanter de sa « faute ». Jean-Claude Barreau ne voit pas où est le problème : « *Qu'on laisse les prêtres se marier et qu'on passe à l'essentiel !* » L'essentiel ? La crise d'une Église qui déjà à l'époque se tenait à distance du monde réel. L'abbé, à qui Rome avait refusé sa réduction à l'état de laïc, pensait que de toute façon l'Église allait faire sauter le célibat des prêtres dans les cinq ans.

En 2013, plus de quarante ans plus tard, le Vatican n'autorise toujours pas le mariage des prêtres, et les

enfants cachés d'hommes d'Église sont toujours marqués du sceau du déshonneur. Jean-Claude Barreau, 80 ans, et son épouse, Ségolène, 69 ans, s'aiment comme au premier jour. Leur fille Chloé, 35 ans, prend sa caméra, convoque ses parents pour raconter leur histoire et interroge une réalité toujours taboue dans le documentaire *La Faute à mon père\**. « Malgré l'espoir de renouveau suscité par l'arrivée du pape François et sa volonté de ré-évangéliser de l'intérieur, le mariage des prêtres, ce n'est pas pour demain », estime Chloé Barreau. La reconnaissance des enfants de prêtres n'est pas non plus à l'ordre du jour à Rome. Même si en 2009 un vent d'espoir avait soufflé sur la peine de ces filles et fils d'hommes de foi qui n'ont pas su résister à l'appel de l'amour.

Le cardinal Claudio Hummes, alors préfet de la congrégation pour le clergé, avait organisé plusieurs réunions sur le dossier explosif. Objectif : éviter que l'existence des tests ADN ne suscite une multitude d'ac-

tions en reconnaissance de paternité devant les tribunaux, avec les dégâts que cela entraînerait pour les finances et l'image de l'Église. Une sorte de contrat civil garantissant les droits sociaux de la mère et de l'enfant avait alors été évoqué : l'enfant aurait pu hériter des biens personnels de son père, et ce dernier lui transmettre son nom. Le dossier n'est pas sorti des murs du Vatican. S'il n'existe évidemment pas de chiffres officiels sur le nombre d'enfants de curés, il y aurait, selon la Fédération européenne de prêtres catholiques mariés, 10.000 à 12.000 prêtres mariés et défroqués en France et, rien que dans le nord de la France, une vingtaine de « foyers ».

Ces héritiers de la douleur morale vivent mal le fait d'être les victimes d'une des plus grandes hypocrisies de l'Église. « Mon père avait été voir François Marty, archevêque de Paris, pour lui dire sa volonté de se marier. Le cardinal lui avait rétorqué qu'il avait l'habitude d'entendre ce genre de choses, que mon père

pouvait se marier en cachette et que s'il avait un jour des enfants, l'Église s'en occuperait ... » Le père Barreau a fait le choix de ne pas vivre dans le mensonge. « Il a repris sa liberté comme solde de tout compte, résume Chloé, fière d'être fille de curé défroqué. Le défroqué est celui dont les décisions successives font la marque d'une fidélité à soi, à ce qu'on est sous les masques. La plupart des prêtres qui ont quitté leur ministère pour se marier se sont sentis déclassés socialement, ils n'avaient plus le rayonnement que leur conférait leur statut. Mon père, lui, n'a pas vécu cela comme un reniement. Cette histoire m'a donné la vie, le goût du romanesque et une certitude : un amour qui se bat est un bloc de granit, le monde entier coalisé s'y cassera toujours les dents ».

**Bernadette Sauvaget**  
**Journal Libération**



### « MEME PAS MAL » un film de Nadia ELFANI

En 2011, quelques mois après la révolution en Tunisie et la chute du président Ben Ali, Nadia El-Fani sortait le film « *Laïcité Inch'Allah !* ». Un documentaire qui revient sur la place de l'Islam dans la société tunisienne et s'interroge sur la possibilité d'un avenir politique laïc dans le pays.

***Mon esprit de rébellion s'est développé certes par mon histoire familiale, il n'est pas anodin d'être fille de communistes, mais aussi par mon profond besoin de liberté. Cela me permet de dire une fois de plus que « ceux qui vivent sont ceux qui luttent ».***

A la sortie du film en Tunisie, la réalisatrice déclare dans une interview qu'elle n'est pas croyante. S'ensuit une vague de colère et de haine : le cinéma de Tunis où le film est projeté est attaqué. Nadia El-Fani reçoit des messages d'insultes et des menaces de mort. C'est pour répondre à ces violences et à cette campagne de diffamation contre sa personne qu'elle réalise le film « *Même pas mal* », dont la première mondiale vient d'avoir lieu à Cologne dans le cadre du festival de cinéma africain. Le documentaire évoque en parallèle la douloureuse lutte de Nadia contre le cancer et les attaques dont elle fait l'objet : des photos publiées sur internet, où on la voit défigurée, transformée en diable. Mais le film relaie aussi l'inquiétude de la réalisatrice de voir la liberté d'expression et la culture perdre du terrain en Tunisie, suite à l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement islamiste. Malgré ce que veulent faire croire tous ceux qui l'attaquent, Nadia El-Fani n'a jamais critiqué la religion ni l'Islam en tant que tels. Aux images d'extrémistes qui refusent tout dialogue, elle oppose des témoignages de musulmans modérés, qui s'expriment en faveur du respect de toutes les croyances et opinions.

# ELHAM ASGHARI

## CHAMPIONNE

### DE NATATION



Ci-contre et ci-dessous Elham Asghari vêtue d'un maillot de bain islamique

Elham Asghari est la première femme iranienne à avoir établi un record de nage de 20 km dans la mer Caspienne, le 11 juin dernier. Mais lorsqu'elle est allée faire reconnaître son exploit, elle a été confrontée à un refus injuste.

Les responsables du ministère des sports iranien l'ont informée qu'ils ne pouvaient pas enregistrer son record parce qu'il n'y avait pas de description officielle enregistrée auprès du ministère, en ce qui concerne les exigences des « maillots de bain pour les femmes nageuses en eau libre ». C'est ce qu'on lui a répondu, bien qu'Elham ait porté un maillot islamique (tel que défini par les autorités) et que des officiels aient été présents pour l'observer pendant toute sa performance.

Alors que ce maillot de bain l'empêche d'aller au bout de ses capacités, on lui a dit que « les caractéristiques féminines de son corps étaient visibles quand elle est sortie de l'eau » et que pour cette

raison, son record ne pouvait pas être enregistré. Je connais la réalité de ces discriminations. Je suis née en Iran et malgré les efforts des militant(e)s féministes dont je fais partie, les femmes y sont de plus en plus privées de leurs droits. Le sport féminin en Iran a toujours été mis sous silence. J'ai donc lancé cette pétition pour demander à la FINA (Fédération internationale de natation), de pousser la Fédération Iranienne de natation à reconnaître les records de natation d'Elham.

Elham Asghari a nagé 20 km, aller et retour pendant 8 heures dans la mer Caspienne, près de Nowshahr. La zone était privée, réservée aux femmes et Elham a réussi à battre son record, malgré son maillot de bain qui la gênait dans ses mouvements. Elham a déclaré dans une interview : « dans l'eau, mes vêtements étaient aussi lourds que l'uniforme d'un astronaute, mais je n'avais pas le choix ».

Un des amis d'Elham a également déclaré que son maillot était le même qu'elle portait quand elle

avait enregistré son premier record en 2008. Les fonctionnaires du ministère des Sports ont déclaré que, peu importe qu'elle ait porté un costume islamique lors de la baignade, l'enregistrement de son record était contraire à la loi islamique.

Alors que les championnats du monde de natation ont débuté le 19 juillet dernier, toutes les athlètes iraniennes n'ont pour l'instant pas le droit d'y participer. En effet, bien qu'il existe de nombreuses femmes qui pratiquent la natation et d'athlètes féminines dans cette discipline en Iran, elles ne sont pas autorisées à participer aux compétitions internationales.

Je demande aux responsables de la Fédération Internationale de Natation (FINA) d'exhorter la Fédération de Natation de la République islamique d'Iran à reconnaître et enregistrer le record de natation d'Elham Asghari Sadate et de soutenir toutes les autres athlètes iraniennes.



# C ombien de murs

*Mike Brant*



D'abord une pierre qui vole en éclats, / Une drôle de poussière, puis un fracas.  
Sortez de chez vous, réveillez tous les gens / Qui ont rendez-vous depuis si longtemps.

Un mur est tombé, un homme se retourne. / Est-ce qu'il a rêvé ? Est-ce une page qu'on tourne ?  
Déjà la rumeur qui court de ville en ville. / On s'embrasse, on pleure, il reste immobile...

Est-ce que c'est lui qui perd la tête, qui devient fou...  
Même si son cœur est à la fête ses yeux sont flous.  
Combien d'armures, combien de masques, combien de tombes,  
Combien de murs se cachent derrière un mur qui tombe ?

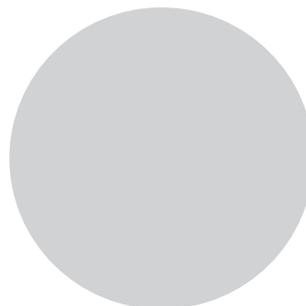
Des larmes peuvent couler, personne se retourne. / L'histoire abandonne les pages qu'on détourne.  
De quelle liberté pourra-t-on bien parler / Lorsque les enfants viendront demander...

«Les murs qu'on a dans la tête / Sont plus hauts que vos peut-être.  
Pourquoi personne les arrête... jamais ! / Bien sûr qu'on va les casser,  
Mais on n'effacera jamais / Les maux qu'ils auront laissés... gravés !» ?

J'avais oublié l'ironie de notre histoire. / J'avais oublié qu'on a si peu de mémoire.  
Combien de larmes, combien de haines, combien de hontes,  
Combien de murs se cachent derrière un mur qui tombe ?

Est-ce que c'est moi qui deviens fou ? / Répondez-moi, mes yeux sont flous.  
Au nom de qui fait-on le choix de l'innocence ? / Au nom d' quelle liberté, de quelle transparence ?

Combien de murs... Combien de murs...  
Combien de larmes, combien de masques, combien de hontes  
Combien de murs se cachent derrière un mur qui tombe ?



# DELPHINE EST RABIN

Ses mains aux ongles cerise tracent dans l'air des volutes hypnotiques. Une danse du corps qui accompagne sa pensée agile. Une manière d'être au monde, en mouvement. Cette jeune femme rabbin - l'une des deux seules en France - n'envisage d'ailleurs la tradition religieuse qu'ainsi : à l'image de la vie, « ce subtil équilibre entre stabilité et changement ».

En cette nuit de « charvouot », qui commémore le don de la Torah sur le mont Sinaï, une centaine de fidèles sont réunis pour son « café biblique » au centre du Mouvement juif libéral de France, dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Delphine Horvilleur a choisi pour sujet de discussion « la beauté du rabbin ». Un thème à priori audacieux, pour celle qui fut mannequin au temps de ses études de médecine en Israël et fit plusieurs fois la couverture des magazines. En fait il s'agit de se demander, à partir d'un texte du Talmud, pourquoi l'étude ne garantit pas la beauté de celui qui étudie. « Comment peut-on lire ce texte aujourd'hui ? » demande-t-elle ... C'est bien l'épaisseur polysémique du texte, sa capacité à offrir « un sens renouvelé à chaque lecture » qu'elle défend farouchement contre les « textolâtres qui calcifient la pensée ». Dans un essai lumineux, « En tenue d'Eve. Féminin, pudeur et judaïsme » elle met à mal les interprétations fondamentalistes des textes religieux qui voudraient réduire la femme à son corps, entièrement « génitalisé », pour mieux la voiler et la « domestiquer ». Une exégèse au féminin, comme passage obligé pour

une femme rabbin à qui il arrive encore qu'on demande si elle peut officier durant ses règles ! « La question n'est pas de savoir si les textes sont misogynes, il est d'ailleurs anachronique de le demander, mais si leurs interprètes le sont ». Faites par des hommes entre hommes, les lectures religieuses souffrent assurément d'un excès de testostérone.

Des femmes qu'on incite à changer de trottoir dans certains quartiers ultra-orthodoxes de Jérusalem ou à s'asseoir au fond d'un bus pour ne pas déranger les hommes, des visages féminins arrachés des affiches publicitaires, des femmes que l'on fait taire au prétexte que leur voix serait déjà une forme de nudité ... » La multiplication de ces événements m'a convaincue qu'il était urgent que des voix s'élèvent au sein du monde religieux et explorent à nouveau ces notions de pudeur, de nudité et de genre, pour ne pas les laisser être kidnappés par des interprétations extrémistes ».

A 38 ans Delphine Horvilleur a déjà eu plusieurs vies. Un parcours à virages pour cette fille de Champagne, élevée à Epernay, dans une famille juive traditionaliste. Elle se décrit en enfant mystique, habitée par la question de la transcendance et de l'identité juive. Les fantômes de la Shoah pèsent encore sur la famille sous la forme d'un inquiétant silence.

Bac scientifique en poche, elle arrive à Jérusalem en 1992, pendant les négociations des accords d'Oslo, qui suscitent les espoirs des jeunes militants de gauche dont elle est. La parenthèse enchantée se referme brutalement en 1995 avec l'assassi-

nat d'Yitzhak Rabin. Un traumatisme. Elle revient en France, sollicitée pour un stage de neurobiologie à l'Institut Pasteur. « J'ai alors compris que je n'avais pas la patience du chercheur : mon esprit est plus papillonnant ».

Diplômée de l'école du journalisme du Celsa, elle est arrivée à France 2, à Jérusalem, le jour où débutait la seconde intifada. Trois mois plus tard, elle est intégrée à Paris. Tous les hommes de la rédaction en étaient fous. Ils ont été très déçus face à sa vocation. En 2003, en effet, elle décline un CDI pour aller dans une yeshiva américaine assouvir sa passion des textes sacrés. « A Paris, toutes les portes se fermaient devant une femme. Le judaïsme américain a été une révélation.

Au terme de sa scolarité de cinq années, elle refuse un poste en or qu'on lui proposait à New York et choisit de retourner à Paris. Elle pressent qu'elle a un rôle à jouer en France. Ariel Weil, l'époux de Delphine, le mari du rabbin, fera le sacrifice de sa carrière américaine. « Qu'est-ce qu'une carrière face à une mission ? » soupire-t-il.

Dans leur appartement du Marais, un monstre vert abandonné sur un guéridon du salon et des gazouillis échappés de la cuisine rappellent que le rabbin Horvilleur est aussi une maman de trois enfants. La petite dernière a sept mois. L'aîné, Samuel, sept ans. Il rêve de devenir pompier. « Et pourquoi pas rabbin ? » lui demande sa mère. « Parce que c'est un métier de fille ! »

**Marie Lemonnier**  
**Le Nouvel Observateur**



# L'AMOUR FAIT DES MIRACLES

C'est une femme dont quarante cinq années d'une existence d'enfer avaient marqué le visage d'au moins vingt de plus, qui fut à l'origine involontaire d'un nouvel apprentissage. Elle avait élevé déjà douze enfants dont les quatre premiers qui n'étaient pas les siens. Parmi ceux-ci, deux adolescents s'appliquaient à l'humilier de toutes sortes de façons, à la faveur d'un mari trop faible pour s'opposer à leurs manœuvres terroristes. Ils l'attendaient à la sortie de la banque où elle allait chercher sa pension d'invalidité et la rossaient sur place avant de s'emparer de l'argent. Au cours d'une brève hospitalisation de leur mère d'adoption, les garnements n'avaient pas hésité à vendre les meubles de l'appartement au voisin. N'en pouvant plus, la femme s'était réfugiée dans la rue, traînant sa désespérance et sa dérive.

Elle avait cessé de se laver depuis des semaines. Pourquoi prendre soin d'un corps qui n'est plus qu'objet de dérision et de souffrance ? Ses cheveux eux-mêmes se trouvaient en état de friche tel que les poux s'y étaient implantés comme dans une forteresse abandonnée, y avaient niché, et s'incrustaient en colonies florissantes, résistant victorieusement à toute tentative de délogement mécanique ou chimique.

Elle s'échoua chez nous à l'improviste, flanquée de ses redoutables sections d'assaut capillaire prêtes à fondre sur le premier crâne ami un peu fourni. Par malheur, je

portais des cheveux descendant jusqu'aux épaules et une barbe plastronnant orgueilleusement jusqu'au sternum inclus. Je devins illico une aubaine pour les minuscules envahisseurs, un territoire de villégiature, une résidence d'été, une pinède géante. Le transfert s'opéra en un éclair mais se dissémina également sur d'autres partenaires et parmi eux, deux enfants polonais qui véhi-



*L'amitié, c'est une main qui te soutient  
Dans la douleur et le désarroi.  
C'est une oreille qui écoute  
Tantôt la peine, tantôt la joie  
L'amitié, c'est un regard qui voit  
Jusqu'au plus profond de ton âme  
Sans jamais se faire juge.  
C'est un cœur qui s'ouvre  
et jamais ne se ferme  
comme un refuge.*



culèrent l'émigration jusqu'à l'école qu'on ferma sans tarder. De plus, la pauvre femme dégageait une odeur insoutenable à la suite d'une fermentation généralisée due à six mois de galère.

Les gars, réunis en conseil d'urgence, disaient « Tu vois bien, l'abbé, tu as beau dire qu'il ne faut pas refuser quelqu'un dans le besoin, tu n'en peux plus avec tes bêtes partout. Il faut lui dire d'aller ailleurs ».

Les conséquences devenaient difficilement maîtrisables. Des filles dévouées s'employaient à des traitements successifs, tous aussi

inefficaces les uns que les autres ... Malgré nos critères d'accueil sans condition, il nous parut évident que seul l'hôpital viendrait à bout d'une telle offensive. On résolut donc de l'y adresser, prêts à sauvegarder une bonne conscience en prenant en charge les frais qu'un tel placement ne manquerait pas d'occasionner. La solution choisie, techniquement raisonnable, dissimulait une perfide incohérence psychologique. Il n'était pas sorcier de prévoir que Marion une fois remise en selle, retournerait dans son milieu d'origine où tout recommencerait comme avant. Nous nous débarrassions du problème dans les mains d'une relève plus compétente, un peu comme un joueur de rugby passe le ballon à un autre qui se charge de marquer l'essai. Mais une relation humaine mérite-t-elle d'être traitée comme un ballon de rugby ?

Les hommes généreux se manifestent plus volontiers au niveau des moyens, d'une action à mener, de capacités à investir, sachant adapter astucieusement les techniques aux besoins les plus criants. Les femmes y ajoutent une inimitable intelligence de proximité et de compassion qui fournit la touche finale et accomplit le miracle là où l'homme, en panne de procédés, se résout à l'impudence barbare. Pourquoi maintenir des contacts lorsqu'il n'y a plus rien à faire ? Or justement dans le cas de Marion, plus personne ne voyait quoi faire sinon l'orienter ailleurs. C'est au fond d'impasses inquié-

tantes et en général peu glorieuses qu'apparaissent dans les contes : fées, génies, enchanteurs, qui se chargent de débloquer l'imaginaire handicapé des hommes enserrés dans le parcours à risques de leur humanisation. Dans le monde réel, c'est à l'intuition profonde propre à chacun de prendre le relais de la magie. Celle-ci n'est qu'une prothèse grimaçante imposée à l'humanité quand elle démissionne de ses pouvoirs face au destin. Le domaine religieux se trouve directement concerné par ce danger. Il faut hélas reconnaître l'existence d'un cancer de la foi lorsque le meilleur de ce qui la constitue dégénère et se décompose imperceptiblement en pratiques proches d'une confortable magie ritualiste et répétitive. La particularité de cette « Dieucémie » est d'offrir malgré tout une façade sociale tout à fait acceptable égarant bien des soupçons. Au point où nous en étions avec Marion qui n'avait qu'un désir : rester parmi nous, la voie semblait sans issue. Une fille de l'assemblée qui venait, elle aussi, d'arriver dans des circonstances très difficiles pour avoir connu transferts, placements, rejets, ballottages divers pendant de longues années, entendit qu'on parlait d'hospitalisation au sujet de Marion. Elle se leva sans dire un mot, prit la femme par la main et l'entraîna hors de la pièce. L'après midi passa sans nouvelles des deux complices. Au soir, dans le brouhaha généralement fiévreux qui précède le repas, un cri collectif monte de la troupe. La porte ouverte livre passage à une Marion méconnaissable, luisante de propreté, arborant un sourire de poupée Barbie en plus intelligent, habillée d'un ensemble que personne ne

lui connaît, frais, léger, provocant. Quelqu'un s'en est carrément pris à l'infestation parasite de ses cheveux sous le couvert desquels rien ne bouge apparemment plus. Un chatouillement de teinture irisée lui auréole la tête tandis qu'un délicat maquillage atténue l'épuisement du visage. C'est le premier « one woman show » de sa carrière, coloré, éclatant, triomphal.



*Qu'un ami véritable est une douce chose !  
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;  
Il vous épargne la pudeur de les lui découvrir vous-même ;  
Un songe, un rien, tout lui fait peur  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.*



### La Fontaine

Une existence humaine possède son petit côté entreprise. Quand elle fait faillite, on lui cherche un repreneur. Aujourd'hui c'est la Vie, sans décor, sans détour, qui reprend ses droits chez Marion. Celle-ci nous apprendra plus tard que la fille l'a discrètement emmenée sous la douche qu'elles ont prise ensemble. En levant chaque pièce de ses vêtements à la main, elle lui disait : « Regarde Marion, comme tu deviens belle. Après, nous irons acheter ce qu'il faut pour t'habiller. Le reste de ma paie devrait suffire. Et nous prendrons de la crème pour la peau et du ricil pour les yeux ». La scène remplaçait à elle seule une année complète de théologie. D'un côté, l'homme de Dieu et son conseil majoritairement masculin, tentant de cerner la meilleure façon d'isoler le problème en éloignant la femme au nom d'une protection de l'environnement. De l'autre, une fille seule, rebelle à toute récupération religieuse, démontrant avec éclat comment l'amour ne peut réellement se dire tel que dans une proximité parfois osée et déconcertante, sans

lésiner sur le don de soi, douche comprise. L'amour n'a pas besoin de langue officielle pour parler. Il invente son propre langage selon l'urgence des appels qu'on lui adresse. C'est ce qui fait son incomparable génie.

La fille anonyme ne le resta pas longtemps. Parvenue malgré elle à un carrefour où aboutissaient plusieurs routes venant du fond de mon

histoire, elle m'en découvrait de nouvelles issues de la sienne. Traînant chacun une lourde dette à l'égard d'un passé et de ses corollaires pathologiques, nous étions attirés par la face saine l'un de l'autre, y présentant une possible guérison

commune. Mais la Santé recherchée ne peut naître que d'une thérapie du Désir. La dernière réplique sismique du miracle faisait son œuvre. Elle installait en nous le désir légitime de prendre une part personnelle à l'amour dont nous faisons état dans nos prétentions et nos engagements. Il m'arrivait de penser avec égarement qu'un amour de qualité est peut-être le produit de deux histoires malades bien assumées, comme le foie gras n'est que l'aboutissement savoureux d'organes hépatiques soigneusement détériorés. Sans pouvoir nous l'expliquer encore clairement, nous prenions le même train d'aventures qui devait aboutir à notre mariage quelques années plus tard.

**Yves Louyot**  
**Dieuvinettes**



# QUELQUES FLASHES DE PLEIN JOUR À

24 présents et pas mal d'excusés, mais surtout de nouvelles compagnes et deux jeunes couples mariés de l'an 2012, ce qui est très encourageant.

Nous disons « quelques flashes » car il est impossible de faire un CR exhaustif d'une rencontre aussi riche, faite d'interventions aussi diverses. Mais nous pouvons en extraire quelques données.

Quelques compagnes ont déjà perdu leur compagnon, la différence d'âge aidant quelquefois.

Nous avons entendu ... des amours difficiles et pour des raisons très variées. Lui est moine, par exemple; les rencontres sont rares et il est difficile de se voir hors la présence de quelqu'un d'autre. Lui est moine et en plus il a été élu prier. Encore plus difficile !

Des amours qu'on qualifierait d'impossibles (même), tant les retenues de l'un et de l'autre bloquent toute avancée, chacun s'estimant lié par une autre contrainte. Et pourtant l'amour est passé par là ! les rencontres s'échelonnent, malgré la surveillance et la crainte d'être démasqués.

Un amour rejeté brutalement par le prêtre sans aucune explication, qui réduit son amie à un profond désespoir au point d'altérer même sa santé.

Des amours qu'on pourrait croire platoniques, mais peut-être sont-elles trompeuses. « Je t'aime mais d'un amour chaste », lui disait-il ! et pourtant la relation est forte de part et d'autre, désirée, attractive et réconfortante !!

Des amours contrariés. Un jour ce n'est pas lui qui l'a appelée mais son supérieur pour dire : « Il vous aime mais il ne vous reverra plus ». Et en

prime : « Ne cherchez pas à le revoir, sinon ses avocats porteront plainte contre vous pour harcèlement (sexuel) ». Réponse courageuse et fière de la compagne : « Ce n'est pas à vous de me dire cela. Je veux que ce soit lui qui me le dise ». Ils s'étaient quittés un lundi matin, comme tous les lundis matins puisqu'ils travaillaient assez loin l'un de l'autre, avec la perspective de se retrouver, comme d'habitude, le vendredi soir pour le weekend. Quelle surprise devant une telle hypocrisie ! quelle douleur devant un avenir qui s'annonçait plein d'incertitude ! Mais pourquoi donc le prier d'un couvent de religieux apparemment adultes se permet-il de parler au nom d'un homme qu'il ne pense qu'à récupérer par tous les moyens, y compris la contrainte physique comme le révélera le futur !

Des amours stabilisés malgré les conditions incertaines ou particulières : « Il a voulu garder son ministère. Mais nous avons une vraie vie de couple ». Ou encore : « Nous avons chacun notre vie, notre logement mais beaucoup d'activités et d'engagements ensemble ; Il est toujours en fonction dans le diocèse mais maintenant à la retraite ».

Des amours qui se heurtent à tant d'obstacles : à la sacralisation d'un homme, au ressenti de sa propre culpabilité savamment entretenue, à des règles et des règlements, aux préjugés de familles qui se pensent très croyantes et ne sont que conservatrices, souvent mal informées des attendus de cette règle, à l'immaturité aussi de ces hommes trop conditionnés et trop obéissants au point d'avoir perdu l'habitude de décider pour eux-

mêmes : « il avance, puis recule en permanence, du vrai ping pong ! »

Mais aussi des amours qui ont franchi tous ces obstacles et se sont inscrits en des couples heureux de leur nouvelle situation sans regret pour leur choix, même si les débuts ont été ou sont encore difficiles : recherche de travail évidemment, mais surtout d'un travail qui s'inscrive dans la continuité d'une vie.

Présence tout à fait inattendue : un adolescent, fils d'un prêtre, s'est exprimé : « Je n'ai pas souffert de savoir que mon père avait été prêtre. Pour moi, c'était naturel ».

Un autre témoignage inhabituel dont nous soulignons l'importance. Un jeune prêtre marié depuis peu et père d'un petit garçon, nous a relaté son parcours difficile avant de quitter le ministère. Son épouse est là et l'écoute. Il nous dit d'abord son saisissement devant l'amour qui surgit, ses efforts pour le repousser, sa lutte contre la culpabilité ... Les années passant, il a l'évidence que ce sentiment prégnant l'épanouit et le rend plus proche des autres. Il prend alors la décision d'épouser celle qu'il aime. Son combat prend alors une autre forme : résister à la pression de l'évêque et convaincre sa famille. Plein d'émotion, ce récit est éclairant pour les compagnes. Il leur révèle que le prêtre aussi souffre de l'interdiction d'aimer. En même temps, il leur donne l'espoir d'une issue heureuse avec leur compagnon.

Et aussi le témoignage encourageant de nos amis suisses, d'abord celui de leur propre cheminement personnel qui les a conduit aujourd'hui à une vie très engagée, mais aussi celui de l'As-

# SUR LA RENCONTRE PARIS LE 1ER JUIN

sociation Zoefra qu'ils dirigent et qui aide les compagnes suisses. Ils y rencontrent des problèmes bien semblables à ceux que nous rencontrons en France, mais avec le soutien, y compris financier, de chrétiens, voire de paroisses même.

Les situations difficiles évoquées ne doivent pas faire perdre cette estime de soi qui demeure la source du dynamisme vital de chacun. Aussi convient-il de revenir souvent sur ces paroles qu'une adhérente n'ayant pu venir à Paris a cependant tenu à nous livrer : « L'estime de soi est le résultat d'une auto-évaluation. La grande majorité des difficultés dont une personne peut se plaindre (angoisses, timidité, troubles du comportement alimentaire, relation aux autres, déprime) est la conséquence pure et simple d'une estime de soi insuffisante.

L'une des solutions pour faire grandir son amour-propre est l'acceptation de soi-même tel que l'on est (ce qui ne signifie pas renoncer à évoluer).

S'estimer soi, se faire confiance, s'aimer, ne pas se dévaloriser est essentiel pour bien vivre sa vie et bien vivre avec les autres.

**L'estime de soi, c'est de me montrer capable de : Dire ce que je pense.**

La relation, vécue dans la clandestinité, engendre des relations sociales faussées puisqu'au regard de tout ou partie de son entourage, la compagne de prêtre est officiellement une « femme seule ».

Cette relation est vécue « au jour le jour », sans aucun projet possible.

La compagne de prêtre pas qu'une amante présente uniquement pour satisfaire les besoins affectifs et sexuels

de son ami.

Si le prêtre fait abstraction de l'existence de sa compagne dans sa vie publique, professionnelle, familiale, pourquoi n'aurait-elle pas, elle, la liberté de dire qu'elle en souffre ?

La relation vécue reste précaire puisque, tant qu'il est tenu par le lien de l'obéissance à sa hiérarchie, le compagnon-prêtre peut être amené à quitter son amie du jour au lendemain, par une simple mutation ou autre affectation.

**Demander de l'aide sans me sentir pour autant inférieur(e).**

Il faut sortir de l'isolement et de la passivité. Ne pas tolérer le mensonge que les prêtres acceptent relève de la dignité des femmes concernées.

En ce qui concerne les questions suivantes, je me base sur mon expérience passée. Sans pour autant raconter ma vie : Michel Taubmann l'avait très bien fait !

Mais il n'avait pas connaissance de l'épilogue ...

**Me donner le droit d'être heureux(se).**

**Savoir que je peux survivre à mes malheurs.**

A la prise de conscience de ma « descente aux enfers » (à ma dépression dite « sévère » s'était greffé l'alcoolisme), je ne voyais plus que deux issues.

A plusieurs reprises, j'ai tenté la plus facile (et la plus débile) mais j'ai échoué.

Il me fallait donc continuer à vivre. Mais plus comme ça !

Pour reprendre ma vie en mains, j'ai eu recours à la psychothérapie et accepté une hospitalisation en psychiatrie. Là, chaque soigné reçoit des

outils, avec lesquels il est appelé à construire par lui-même, son édifice.

Pour grave qu'elle soit, ma dépression a eu au moins cette vertu : m'obliger à faire le point sur ma vie, mieux me connaître. Ainsi, j'ai pu transformer mon expérience douloureuse en expérience de réflexion et d'introspection, construire par moi-même l'édifice de mes propres convictions, en travaillant sur des « matériaux » qu'il m'a fallu dégrossir, avec l'idée d'élaguer les erreurs pour progresser.

A noter que l'hypnose erylsonnienne peut également être une excellente thérapie de l'estime de soi.

**Trouver que je suis quelqu'un de bien avec ses qualités et ses défauts.**

**Sentir que je progresse et que je tire des leçons de la vie.**

Il y a 7 ans, j'ai rencontré un autre homme. Depuis, je suis abstinent au niveau de l'alcool. Membre d'une association philosophique mal estimée par mon ex-ami prêtre, j'ai repris cette activité où je me sens épanouie et valorisée.

Je vis sereinement le présent. De mon passé, pas simple et même plus qu'imparfait, je ne tire que des leçons. Quant à l'avenir ... on verra bien demain !

Reste que, comme Aragon et Jean Ferrat, je suis toujours convaincue que « *La femme est l'avenir de l'homme* ».

Nous la remercions vivement de cette contribution. C'est comme une présence « à distance ».

**Jean, Dominique**



# SAGA

## Je souhaiterais vous interviewer !

Une journaliste nous a demandé une interview. Rien que de l'habituel. Mais à partir des questions posées, d'autres questions me sont venues.

*Question : Combien de prêtres ont-ils quitté leur ministère ?* Il conviendrait de préciser : certains prêtres n'ont pas quitté leur ministère ; on les a obligés à le quitter ! Ce n'est pas la même chose. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Tout simplement qu'un certain nombre auraient souhaité pouvoir continuer à exercer leur ministère à condition de pouvoir continuer aussi un compagnonnage ou un mariage officiels ! Mais l'autorité hiérarchique les a obligés à partir. Ils ont été purement et simplement exclus ! La consigne était d'ailleurs la même dans la plupart des diocèses : « Vous partez tout de suite et le plus loin possible ». Les conditions de licenciement dans une entreprise sont heureusement plus humaines !

Quelques pages de vies rencontrées : Thierry était professeur de philosophie dans un séminaire. Il y était hébergé, nourri, chauffé, lavé ... Sa rémunération se montait à un peu d'argent de poche. Dès l'annonce de son projet de mariage, il a dû partir, sans argent. Dans la poche, l'adresse d'un ami avec qui il s'était trouvé au séminaire ... à Rome. Heureusement l'ami était resté fidèle !

Xavier est aujourd'hui en fonction. A sa compagne qui s'interroge sur la pérennité de cette situation, il répond simplement : « je considère qu'il n'y a aucun empêchement pour que des prêtres soient mariés. Pas d'opposition entre mariage et ordination, contrairement à ce qui a été dit par bien des évêques pour justifier cette règle du célibat. D'ailleurs celui que l'on considère comme le premier pape, l'apôtre Pierre, était marié. C'est en toutes lettres dans l'évangile puisqu'à sa demande Jésus va soigner sa belle-mère.

De même les premiers « évêques » qui avaient en charge les communautés issues de la prédication de Paul étaient la plupart du temps mariés. Paul exigeait seulement qu'ils soient de bons pères de famille ». Mais leur situation reste précaire ! et ils le savent car la dénonciation a été scandaleusement érigée en vertu dans cette Institution !

Bernard était vicaire épiscopal dans un grand diocèse. Il va annoncer à son évêque avec qui il était très proche qu'il a l'intention de se marier. Regrets de ce dernier. Il n'accepte pas de perdre un tel collaborateur : « Les prêtres du diocèse ont confiance en toi ; et moi, j'ai besoin de toi. Alors j'oublie tout ce que tu m'as raconté. Je te recommande seulement de rester discret ». Mais par honnêteté envers sa

famille et ses amis, Bernard partira car il sait la position de son évêque intenable à long terme !

Hugo s'est marié il y a quelques années. Il va trouver de temps en temps son ancien évêque avec qui il entretient une bonne relation. A chaque rencontre il lui redit : « Vous le savez, si vous avez besoin de moi, je reviens et vous pouvez me confier un ministère. Une seule condition : je suis marié et je le reste évidemment. Vous me prenez comme tel ». Et avec un ton désolé l'évêque lui répond systématiquement : « Tu sais bien que c'est impossible aujourd'hui ! ».

Après avoir évoqué des conditions de départ très variées, essayons de répondre à la question quantitative qui était posée par la journaliste : Combien ?

Nous l'ignorons : il n'y a pas de réponse fiable ! Et pourquoi donc ?

Il serait pourtant bien facile de réunir les données de chaque diocèse et de faire une compilation qui permettrait de dresser une statistique fiable. Pourquoi donc cette disposition n'existe-t-elle pas ? Toujours la culture du secret ? Elle a pourtant fait un mal énorme dans l'institution à propos de la pédophilie ! Peur de la contagion ? Mais dans un diocèse les prêtres se connaissent et tous savent qu'un tel est parti ! Certains le savaient d'avance, en confidence d'un ami ! Peur de l'opinion publique, peur du scandale des fidèles ? Mais on se souvient des applaudissements qui ont salué l'annonce de leur départ faite en chaire par des curés ! Faits relatés lors d'une émission de Télé. 65 à 70 % des catholiques sont favorables au ministère de prêtres mariés. Au lieu de cela, on préfère ne livrer aucun chiffre. On en reste donc à des hypothèses. On estime à 100 000 le nombre de prêtres « partis » dans le monde. Et à 10 000 en France.

Même les statistiques publiées par le Vatican sont à interpréter. Elles ne concernent en effet que les prêtres qui se sont adressés aux bureaux du Vatican pour obtenir la trop fameuse « réduction à l'état laïc », terme méprisant, mal traduit du latin « reductio », c'est-à-dire « reconduite » et qui induit que le « laïc » est un chrétien de seconde zone ! Alors que Paul 6 avait accordé assez largement cette possibilité, Jean Paul 2 l'avait réduite au maximum ! Conséquence : bien des prêtres n'ont pas attendu cette autorisation mais se sont mariés ... à la mairie, comme tout un chacun et ils s'en sont tenus là !! Certains d'ailleurs, et par principe, n'ont jamais voulu déposer une telle demande. Il est exact qu'une large vague de départs a déferlé sur l'église catholique, surtout en Europe et en Amérique du Nord, dans les années 70, mais je peux témoigner du fait que, dans un séminaire bien connu dirigé par des Sulpiciens, entre 1950 et 1954, trois professeurs sont « partis » ; deux d'entre eux étaient profs de philo et le troisième, prof de droit canonique. Il est assez surprenant d'ailleurs de

constater que, au delà du manque de statistiques fiables, aucune étude sociologique sérieuse n'a été réalisée ou au moins diffusée. La question mérite d'être posée : Pourquoi cette carence ? Dans quelle entreprise ou société internationale accepterait-on de voir ainsi partir des cadres en nombre si important sans tenter d'en comprendre la cause, grâce à une analyse sérieuse et documentée ?

L'une des réponses réside d'abord dans la crainte de répercussions malignes auprès des fidèles, comme on l'a signalé plus haut; or les fidèles n'ignorent pas ces départs; ils sont aux premières loges. Et d'autre part le regroupement autoritaire de paroisses en un conglomérat appelé « district » ou « secteur » qui en regroupe 4, 5, 10, voire 40 prouve qu'il s'agissait d'un palliatif à la carence de prêtres ! et non une méthode de la dite « nouvelle évangélisation » ! Mais une autre explication est avancée. Il y a en effet différentes manières de camoufler des faits, celle de l'autruche qui, pour ne pas voir, enfouirait, dit-on, sa tête dans le sable ! ou encore celle de l'homme stupide qui casse le thermomètre pour ignorer qu'il a de la fièvre. Ici ce départ de milliers de prêtres n'est pas traité comme un fait sociologique par la hiérarchie. Elle considère qu'il s'agit de ... cas particuliers ! N'importe quel sociologue avisé pâlit devant cette affirmation ! Ce fait aurait mérité une étude approfondie. Mais décider d'y réfléchir appellerait la recherche d'une solution au problème. Et c'est peut-être dans le refus de ce second terme de l'équation qu'il faut rechercher l'absence du premier.

*Question de la journaliste : Tous les prêtres « partis » ont-ils pris cette décision en vue de se marier ?*

Contrairement à ce qui en est dit, la réponse est : absolument pas. Une enquête sérieuse pourrait nous le dire. On ne peut donc argumenter qu'à partir de cas connus. Certains ont décidé franchement d'arrêter leur ministère par désaccord avec les dogmes ou les rites ou la morale de cette église. Ils ne pouvaient pas continuer à prêcher ce à quoi ils ne croyaient plus, ou au moins dans cette forme-là, ou à imposer des règles qu'ils trouvaient désuètes et dés-humanisantes, notamment au confessionnal. Une exigence de leur conscience. Nombre de catholiques ont décroché dès 1968. Lors du Concile Vatican 2 (1962-1965), Paul 6 s'était réservé la décision sur plusieurs questions dont la contraception et la règle du célibat des prêtres, ce qui d'ailleurs est assez choquant de la part d'un pape vis à vis de l'ensemble des évêques rassemblés, ce que Jean 23 ne s'était jamais permis ! Le 25 juillet 1968 Paul 6 promulgue « *Humanae vitae* », une lettre encyclique (c'est-à-dire destinée à l'univers entier) ; son titre : Lettre sur le mariage et la régulation des naissances. Ce fut une grande déception pour les catholiques. Elle déclarait « intrinsèquement dés-honnête » toute méthode artificielle de régulation des nais-

sances, réaffirmant ainsi la position traditionnelle de la hiérarchie (composée par principe de célibataires !) à l'encontre d'une opinion publique très largement favorable à un assouplissement de la doctrine catholique. Cette prise de position déclencha une profonde crise d'autorité dans l'Église. D'abord les catholiques en grand nombre affirmèrent que sur ce point de leur vie privée, c'était à eux seuls de décider. Ils s'interrogèrent d'ailleurs sur cette manie de la hiérarchie de vouloir réglementer la vie des fidèles jusque dans ses aspects les plus personnels ; la sexualité, une véritable obsession dans cette église ! (Voir les Saga 1 et 2). Qu'y a-t-il en effet de plus personnel dans un couple que de fixer à deux quel sera le moment le plus favorable pour avoir des enfants et assumer la lourde charge de les élever en fonction d'un tas de paramètres familiaux : santé, moyens financiers, nombre d'enfants déjà nés ... Certains prêtres refusèrent d'être auprès des fidèles les porte-paroles d'une telle règle. Mais ils se trouvaient là-dessus en porte-à faux avec l'ECR<sup>1</sup> comme sur bien d'autres points. Et à la fin, ils jugèrent plus honnête d'arrêter ce genre de fonction.

Tous ne se sont pas mariés ; selon des statistiques communiquées par le Vatican, un certain nombre, (5 ou 8 % peut-être), auraient même demandé d'être réintégrés, essentiellement parmi les religieux, qui donc ne s'étaient pas mariés ! Mais on ne sait s'il s'agit d'africains, d'asiatiques ou d'européens ! Secret !

De plus pour demander cette fameuse « reconduction », il faut remplir un dossier et dans le cadre d'une pseudo-enquête, la hiérarchie attribue facilement aux requérants des difficultés psychologiques personnelles. C'est inimaginable ce que peut inventer cette institution pour s'auto-justifier et rejeter la responsabilité sur les autres. Bien au contraire ! il faut avoir le cœur bien accroché, la tête bien en place et la volonté aguerrie pour se lancer à 30, 40 ou 50 ans dans une seconde vie ! Tout cela ne présage rien de bon pour l'avenir, car des prêtres continuent de partir. Nous en sommes témoins privilégiés à Plein Jour. Des jours difficiles s'annoncent si les évêques n'arrivent pas à se décider d'agir autrement et notamment en se déclarant responsables au premier chef de leur propre diocèse et non les préfets d'une administration centrale !

**Jean**



<sup>1</sup> ECR Eglise Catholique Romaine

# *L*a chanson *du Geôlier*

*Jacques Prévert*

“

Où vas-tu beau geôlier  
Avec cette clé tachée de sang  
Je vais délivrer celle que j'aime  
S'il en est encore temps  
Et que j'ai enfermée  
Tendrement cruellement  
Au plus secret de mon désir  
Au plus profond de mon tourment  
Dans les mensonges de l'avenir  
Dans les bêtises des serments  
Je veux la délivrer  
Je veux qu'elle soit libre  
Et même de m'oublier  
Et même de s'en aller  
Et même de revenir  
Et encore de m'aimer  
Ou d'en aimer un autre  
Si cet autre lui plaît  
Et si je reste seul  
Et elle en allée  
Ja garderai seulement  
Je garderai toujours  
Dans mes deux mains en creux  
Jusqu'à la fin des jours  
La douceur de ses seins  
Modelés par l'amour.

”

# L'APRC, POURQUOI ?

***Nous encourageons les ex-prêtres, religieux/ses adhérents de Plein Jour, à déposer un dossier de demande de retraite pour les années passées au service de l'institution. C'est une question de justice que la hiérarchie a beaucoup de mal à accepter. Il est donc tout à fait normal de réclamer vos droits, rien que vos droits, mais tous vos droits.***

L'APRC (Association pour une retraite des cultes convenable) créée en 1978 regroupe sur le territoire national des Ex, prêtres, religieux (ses), moines, moniales qui pour des raisons de conscience ou d'exclusion ont quitté leur fonction au sein de l'Eglise Catholique. Des laïcs qui épousent leur cause ont également rejoint l'APRC.

On compte à ce jour en France, plus de 11 000 ex-serviteurs de l'Eglise. Arrivés à l'âge de la retraite, ils sont discriminés en droit sociaux de la part de leur ancienne hiérarchie (Évêques, Supérieurs de congrégations ou de collectivités religieuses) qui ne leur permet pas de percevoir au « prorata temporis » la même retraite que leurs anciens collègues restés dans l'institution. Manière de leur faire payer leur « désertion ». Ils se sont donc regroupés en association pour une reconnaissance juste et équitable de leur travail.

En l'absence de caisse de retraite complémentaire, pourtant obligatoire, la seule pension qui leur est assurée est versée par la CAVIMAC (Caisse de retraite des cultes) qui a le triste privilège d'être la

caisse de sécurité sociale payant la retraite la plus basse de France. A ce fait s'ajoutent deux incohérences : d'une part, selon que les années de service se situent avant ou après 1979 cette pension varie de 370 € à 600 € pour une carrière complète et d'autre part sous pression de la hiérarchie catholique, cette caisse ne valide pas les deux premières années de séminaire ou d'entrée en congrégation.

Devant cet état de fait, et en l'absence de caisse complémentaire, les évêques versent une allocation compensatoire à leurs prêtres retraités « restés ». Mais jusqu'à l'an 2000, malgré leurs multiples demandes, les « partis » ne bénéficiaient d'aucune allocation compensatoire. C'est seulement à cette date et sous la pression de l'APRC après 22 ans de négociation, que les évêques ont enfin consenti à verser aux ex-prêtres diocésains âgés de 75 ans **qui en font la demande**, une partie de cette allocation appelée USM2, au prorata de leurs années de service dans l'Eglise. Ceux qui ont entre 65 et 75 ans n'en reçoivent, à leur demande, qu'un reste amoindri. Quant aux ex-religieux/ses n'ayant encore rien obtenu de leur ancienne hiérarchie malgré des années de négociation, ils ne perçoivent que la faible pension CAVIMAC et une allocation compensatoire de ressources (ACR) s'ils en font la demande.

Régulièrement depuis quelques années, les évêques nous menaçaient de supprimer cette allocation USM2, sous prétexte « qu'elle est une erreur » et de la remplacer par

une allocation sous condition de ressources du foyer fiscal. ***Ils en ont pris la décision en novembre 2011*** sans aucune concertation préalable avec notre association avec qui ils avaient l'habitude de négocier.

Les ex-serviteurs de l'Eglise Catholique ont également demandé **en vain** à la Caisse de Retraite des Cultes de valider les trimestres de deux premières années de séminaire ou d'entrée en congrégation. Depuis 32 ans, les membres de l'APRC qui sont aujourd'hui un millier, négocient pour la reconnaissance de leur activité au sein de l'Eglise et pour que cesse cette injustice. L'APRC demande justice et équité, les hiérarchies catholiques répondent aides sociales et charité. Face à des négociations non satisfaisantes qui n'ont que trop duré et à la désinvolture des autorités religieuses, l'APRC encourage ses membres à dénoncer publiquement l'injustice dont ils sont victimes, voire à faire appel aux tribunaux de la République en assignant ces autorités au Tribunal des Affaires de la Sécurité sociale. La CAVIMAC et les représentants de l'Eglise vont systématiquement à l'extrême des procédures (Appel, Cassation) pour asphyxier ce litige. Ils jouent « la montre » (4 ans de procédure pour chacun des procès en cours) afin que le combat cesse faute de combattant, sachant pourtant que le Conseil d'Etat a décrété en novembre 2011 que le règlement intérieur de la CAVIMAC était entaché d'illégalité.

***Siège Social de l'APRC  
1 rue du Dr Yves Louvigné  
35000 RENNES***



# COURRIER DES LECTEURS

« Dès que je reçois le nouveau *Plein Jour*, j'en fais ma lecture prioritaire. Les témoignages sont bouleversants. Quelle liberté de parole ! qui appelleront d'autres témoignages. Un très grand merci de rendre possible ces échanges qui toucheront beaucoup de monde. Tenez bon Dominique, pour continuer ce magnifique travail. »

**Jacques Gaillot**



« Merci pour cette lecture réconfortante que vous venez de m'envoyer. Quelle source d'énergie du début à la fin. J'en oublie mon âge ! J'ai un rêve comme Martin Luther King, qu'un jour La Croix la publiera ! Mais déjà maintenant vous pourriez solliciter Le Monde pour en faire connaître l'essentiel ».

**Joseph**



« J'ai 22 ans et j'ai vécu 5 ans avec un prêtre que j'aime encore aujourd'hui. Notre histoire était belle, mais elle était interdite. Lorsque l'évêque l'a appris, il a fait changer ce prêtre de paroisse et lui a interdit tout contact avec moi. Je ne peux plus le voir ni lui parler. Je n'oublierai jamais ce jour où il m'a dit « mais où étais-tu le jour où j'ai été ordonné ? » Je n'étais pas loin. Je l'ai connu deux mois après son ordination ... Jamais je n'oublierai ces années passées à ses côtés, les SMS envoyés, les réveils et la tendresse des matins, les appels téléphoniques chaque soir ... Voilà six mois qu'il est parti, six mois que je ne vis plu. Je veux avoir le droit de l'aimer, le droit de le voir sans me cacher ... Comment peut-on demander à des hommes de choisir entre une vie de prêtre et celle d'un homme marié avec des enfants ? C'est inhumain ... En interdisant ces relations, l'Eglise détruit des vies, celle de ces hommes et de ces femmes. Je voulais avant tout vous remercier de tout ce que vous faites pour ces femmes qui souffrent . Votre site m'a permis de me rendre compte que je n'étais pas seule ».



« Cela a été très dur pour moi de vivre la clandestinité quand j'ai compris que ce n'était pas susceptible d'évoluer. C'est alors difficile de ne pas ressentir de culpabilité et d'injustice, dans une situation où je me contentais de rendre un homme heureux, et de tâcher d'être heureuse moi-même. Cela n'est pas répréhensible a priori. Voici l'essentiel du message à faire passer à ces femmes : « Ne vous sentez pas coupables. Le problème ne vient pas de vous, mais du concile de Trente qui a étendu aux prêtres une exigence qui ne concernait que les moines. Laissez toutes ces embrouilles et ces contradictions à ceux qui ne peuvent pas faire des choix. Quant à vous, faites des choix pour être bien dans vos vies ».



« Je viens vous remercier, toi et Jean, pour la rencontre du 1er juin à Paris. Il s'est exprimé tellement de souffrance, que je me suis demandé pourquoi j'étais venue ! Nos difficultés échangées m'ont paru insurmontables, et surtout à la limite du supportable. Pourquoi avais-je fait tous ces kilomètres pour devoir absorber toute cette douleur en plus de la mienne ? Mais l'an dernier c'était pareil. J'espère que ces témoignages auront conforté les religieux présents dans leur choix de vie pour aimer et rendre heureuses leurs compagnes. Heureusement que ces trois couples étaient là pour nous donner une note d'optimisme ! Sachez que la qualité des amitiés qui se nouent là sont très fortes. C'est un enseignement à l'écoute, à la compréhension et à la tolérance que vous tissez, toi, Jean, Gabriella ... par votre présence attentive. Je ne sais comment vous remercier et je me demande bien d'où vous vient cette force et cette énergie inépuisable pour être présents à chaque situation et surtout à autant de souffrance : l'amour peut-être ??? »

**Valérie LT**



# LA GARDE-ROBE TOUT HONNEUR !



La « boutique du tailleur ecclésiastique Gammarelli » - photo DR

A deux pas du Panthéon de Rome, la « boutique du tailleur ecclésiastique Gammarelli » comme l'indique son enseigne, joue sur son élégance discrète. Hormis Pie XII qui préféra s'en remettre à son couturier personnel, cette auguste maison, fondée en 1798, est depuis plus d'un siècle le prestataire officiel du souverain pontife le jour de son élection. Lors de sa première apparition le 13 mars à la fenêtre du Vatican, le pape François était donc habillé de pied en cap par Gammarelli où trois frères héritiers poursuivent l'œuvre du fondateur. Il portait une longue soutane de laine ivoire, ceinturée de soie (pourvue de trente-trois boutons faites main dot le nombre évoque l'âge du Christ à sa mort), et était coiffé d'une simple calotte de soie blanche aux reflets mordorés. A la boutique, on a pourtant laissé percer quelque déception. Le Saint-Père, en effet, avait refusé d'endosser la « mosette », courte cape de velours rouge bordée d'hermine préparée pour l'événement. « Nous avons cousu cette mosette avec tant de soin » soupire-t-on chez Gammarelli.

Dès le 4 mars, les Romains avaient pu admirer le trousseau papal en vitrine, en compagnie de trois robes préparées pour la cérémonie. Tailles small, médium et large, car on ignorait encore l'identité du futur élu du conclave. Trônaient également en devanture des mocassins rouges en peau de kangourou dont Gammarelli avait dû fabriquer plusieurs paires, du 36 au 46. Ce qui déclencha un mouvement de protestation d'une association pour la défense de la faune, venue manifester devant le magasin pour appeler le futur Saint-Père à « ne pas porter sur lui la souffrance des animaux ». Via Santa Chiara, haut lieu de l'élégance sacerdotale, ils sont deux ou trois sur une dizaine d'établissements à manier l'aiguille pour leurs Saintetés, cardinaux, archevêques, évêques, mais aussi simples prêtres et séminaristes. Ces dernières semaines auront été agitées. La maison Gammarelli n'a eu que dix jours avant l'entrée des cardinaux à la chapelle Sixtine pour préparer le trousseau du grand jour. Dans ce magasin aux larges rayonnages de bois à l'ancienne, rouleaux de brocart

et accessoires d'or, équipé d'un atelier de couture au deuxième étage, les prélats viennent faire prendre leurs mesures au début de leur carrière. On y trouve aussi les plus belles chaussettes en fil d'Ecosse de la capitale. De quoi séduire plus d'un mécréant. Devenu pape, l'évêque de Buenos Aires Jorge Mario Bergoglio, qui n'avait jamais franchi la porte de la boutique, a dû revêtir une robe préparée en taille « large » qui s'avéra un peu courte comme cela s'est vu. Délaissant les fastes de la via Santa Chiara, François a d'ores et déjà fait part de son intention de réaliser des économies. Il fera retailer au Vatican ses tenues d'archevêque et compte s'obstiner à porter ses habituels mocassins noirs un peu défraîchis. Une rupture par rapport à Benoît XVI classé en 2008 « l'homme le plus élégant au monde » par la revue Esquire. Le silence chez les tailleurs du triangle du chic catholique romain reste une règle presque aussi stricte que celle du secret des délibérations du conclave. Pas question de répondre aux curieux, encore moins si l'on évoque la question du coût du trousseau. Mais tout finit par transpirer. Lorsqu'il devient évêque, un prélat doit déboursier en moyenne 2500 euros. (six mois de salaire pour un prêtre de base à la retraite !) Pour un pape soucieux de perfection des pieds à la tête, optant par exemple pour une canne incrustée de pierres, l'addition peut dépasser largement les 50 000 euros.

**Danielle Rouard**  
**Le magazine du MONDE**



ET EN SEMAINE  
MONSEIGNEUR BLEU DE TRAVAIL  
ET MITRE BIODEGRADABLE

